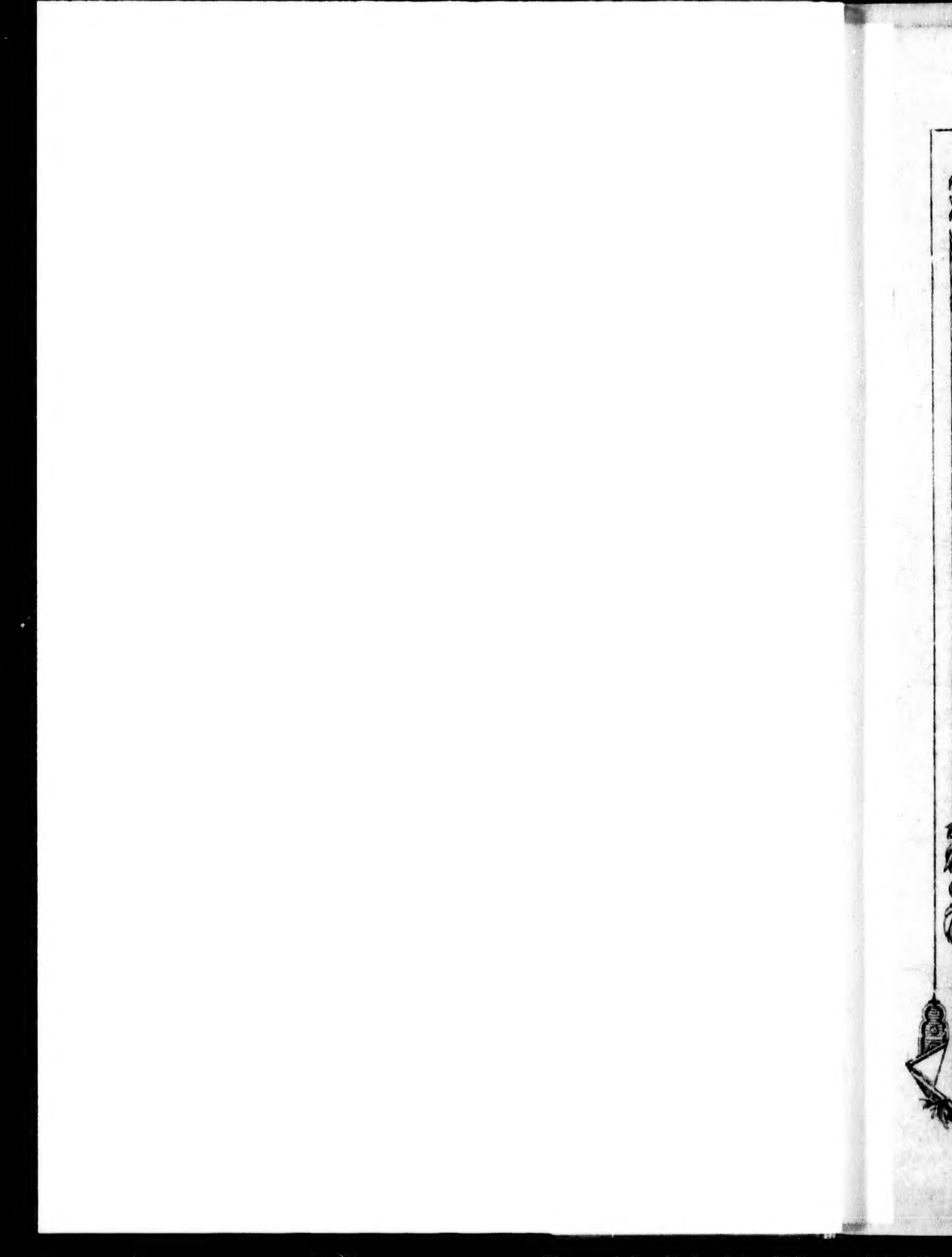


NOCES D'OR

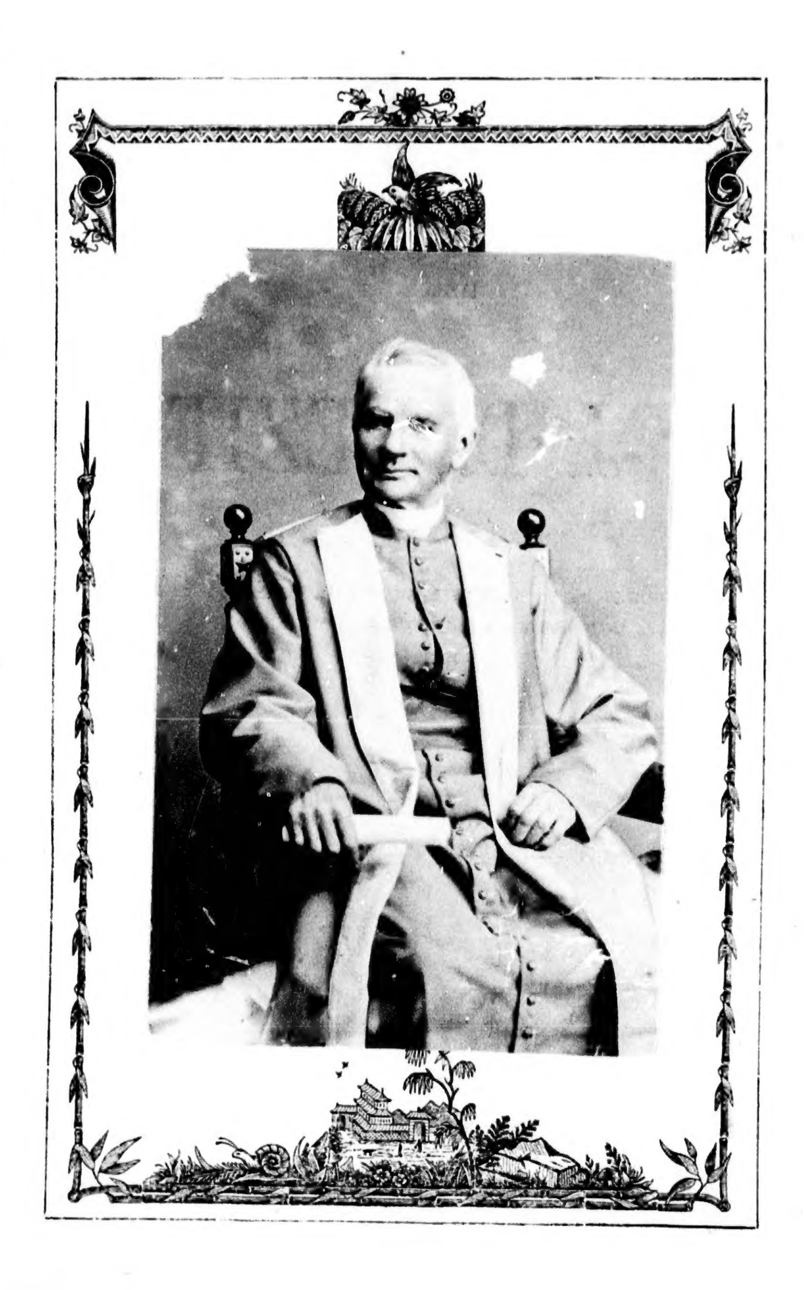
DE

Mgr J. D. DEZIEL

CAMÉRIER SECRET DE SA SAINTETÉ LÉON XIII,
CURÉ DE NOTRE-DAME DE LA VICTOIRE ET
SUPÉRIEUR DU COLLÉGE DE LÉVIS

LÉVIS
MERCIER & CIE., ÉDITEURS

1880



NOCES D'OR

DE

Mgr J. D. DEZIEL

CAMÉRIER SECRET DE SA SAINTETÉ LÉON XIII, CURÉ DE NOTRE-DAME DE LA VICTOIRE ET SUPÉRIEUR DU COLLÉGE DE LÉVIS



LÉVIS
MERCIER & CIE., ÉDITEURS DU " QUOTIDIEN "

1880

A Monseigneur J. D. Deziel

CAMÉRIER SECRET DE SA SAINTETÉ LÉON XIII,
CURÉ DE NOTRE-DAME DE LA VICTOIRE.

MONSEIGNEUR,

Après la démonstration si enthousiaste, que viennent de vous faire les citoyens de la ville de Lévis, à l'occasion de votre Jubilé Sacerdotal, nous n'avons cru pouvoir rien faire de mieux que de transcrire tous les détails de cette fête à jamais mémorable.

En même temps que le souvenir immortel de cette fête, ce livre redira aussi votre intarissable amour envers vos paroissiens, le dévouement sans bornes que vous leur avez manifesté durant tant d'années, et cet esprit d'entreprise pour les

maisons d'éducation et de charité, dont vous avez doté notre ville.

Puissiez-vous, Monseigneur, jouir encore de longues années, et recueillir dans une heureuse vieillesse les fruits d'une vie passée entièrement à faire le bien, et à donner l'exemple des plus belles et des plus hautes vertus.

A. B.

Lévis, 1er septembre 1880.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Monseigneur Joseph David Déziel, est né à Maskinongé, district de Trois-Rivières, le 21 mai 1806. Il entra à l'âge de 13 ans au collége de Nicolet (1819), il prit l'habit ecclésiastique dans cette même maison en 1827 et y fit ses études théologiques.

Il fut ordonné prêtre par Mgr Sinaï, le 5 septembre 1830 *. La même année, au mois d'octobre, on le nomma vicaire à la Rivière-du-Loup (en haut). En 1831, il fut chargé du vicariat de Gentilly, et l'année suivante, de celui de Maskinongé, où il demeura jusqu'en 1835. A cette époque, on lui confia la cure de St. Patrice de la Rivière-du-Loup (en bas). Il ne demeura curé de cette paroisse que pendant l'espace de deux ans, et au mois d'octobre 1837, il fut transféré à la cure de St. Pierre les Becquets. Il y resta six ans et bâtit une église. En 1843, il devenait curé de St. Joseph de Lévis, et construisait le presbytère en 1844. Pendant son séjour en cet endroit, il s'occupa de l'établissement de la pa-

* En même temps que M. Léandre Brassard, qui est venu à Lévis, pour y célébrer ses noces d'or avec son confrère.

roisse de Notre-Dame de Lévis, et commença à jeter les fondements de l'église en 1850.

Ce ne fut qu'en 1852, qu'il fut définitivement désigné comme curé de la nouvelle paroisse qui n'a cessé de grandir et de prospérer sous ses soins et en suivant ses conseils. Il fonda en 1854, le collége de Lévis, institution devenue aujourd'hui l'une des plus remarquables de la Province; en 1857, il établissait le couvent des Sœurs de la Charité, en 1875, il fondait une nouvelle paroisse, formée d'un démembrement de celle de Notre-Dame de la Victoire, à laquelle on donna le nom de St. David de l'Aube-Rivière. Mais il lui restait un projet à mettre à exécution, un nouvel acte de charité qu'il voulait accomplir, et aidé de ses paroissiens toujours très zélés, il fondait en 1877, l'Hospice de St Joseph de la Délivrance destiné à être le refuge de ceux qui sont tombés victimes du malheur.

Aujourd'hui, Lévis n'est plus une paroisse ordinaire, c'est une ville régulière, contenant une population de 10,000 âmes, toujours docile et soumise à la voix de son Pasteur, et toujours heureuse de lui manifester son amour, son respect et sa reconnaissance.

LE COLLEGE DE LEVIS.

Parmi les fondations de notre vénérable Pasteur, la plus belle comme la plus précieuse est bien celle du Collége. C'est aussi celle qui lui mérite le plus la reconnaissance de ses paroissiens et qui fait un des plus beaux titres de sa gloire.

La belle et grande cause de l'éducation, comme tout le monde le sait, a été généreusement défendue par Monseigneur ; il a déployé sur ce point autant de zèle et d'énergie que dans l'accomplissement des autres grandes œuvres qui ont illustré sa carrière. Si aujourd'hui le collége de Lévis est une des institutions des mieux placées et des plus en renom, si de toutes parts, cette maison reçoit des félicitations sur ses succès et sur son véritable mérite, si à l'heure actuelle, notre Collége peut rivaliser avec les établissements de beaucoup plus anciens que lui, à qui cela est-il dû, si ce n'est, (une large part étant faite à l'habileté, au zèle et aux talents de ses directeurs et de ses professeurs), à Mgr. Déziel lui-même qui n'a cessé de veiller sur les progrès de cette maison et qui a travaillé avec le

plus d'ardeur possible à lui donner le rang qu'elle occupe aujourd'hui.

Il a été bien récompensé de ses efforts ; car à l'heure présente, non-seulement la paroisse et la ville de Lévis peuvent s'énorgueillir de posséder une semblable institution, mais l'on peut dire que cette maison fait aussi honneur à la Province entière.

Le Collége de Lévis a été fondé en 1854 par Mgr Déziel aidé des citoyens de Lévis qui, à cette époque comme à l'heure actuelle, étaient désireux de seconder ses efforts dans la voie du bien. Ce fut Mgr Turgeon qui le bénit. L'enseignement fut confié, dès l'abord, aux Frères de la Doctrine Chrétienne, et le premier directeur de cette maison, le frère Herménégilde est aujourd'hui provincial au Ceylan. En 1860, le Séminaire de Québec, qui avait alors pour supérieur M. L. J. Casault, se chargea de l'enseignement ; l'administration temporelle du collége restant à Mgr Déziel. Les directeurs qui vinrent ensuite étaient des hommes de grande capacité ; ce furent MM. D. Gonthier, P. Roussel et L. Langis. Les procureurs ont été MM. F. Dumontier, J. Hoffman et P. Beaudet. Il y avait au commencement, outre le cours commercial, deux classes de latin. Sous M. Langis, le cours commercial prit un plus grand accroissement, on fonda une nouvelle classe, la classe commerciale, où l'on prépare aux rouages des affaires ceux des élèves qui se destinent à entrer immédiatement dans le commerce. Cette amélioration n'a pas peu contribué à accroître la bonne

réputation du Collége. En 1875, le Collége est incorporé, et en 1876, on établit le cours classique ; ce cours est complété en 1880.

La bâtisse du collége, vu l'accroissement si rapide du nombre des élèves, était devenue de beaucoup trop petite ; il fallut construire, en 1875 une nouvelle partie adjacente à celle déjà bâtie et qui sera l'avant-corps de l'édifice, lorsque l'on aura construit une autre aile, chose qui sera bientôt nécessaire.

Parmi les élèves qui ont commencé leurs études classiques à Lévis et qui aujourd'hui sont devenus prêtres, l'on compte : Mgr Guay, protonotaire apostolique, M. L. N. Bégin, Directeur du Séminaire de Québec, M. L. P. Beaulieu, Directeur actuel du collége, M. A. Déziel, M. Fraser du Séminaire de Québec, M. E. Carrier, M. M. Labrecque, M. Montminy, M. A. Rhéaume, M. F. X. Belley, M. L. Quézel, M. E. Lamontagne, M. A. Pouliot, M. G. Auclair, M. A. Boissinot, M. Dionne.

Le collége a reçu la protection de Mgr l'Archevêque de Québec qui a proclamé définitivement le cours classique en 1879. Cette institution aux progrès de laquelle les citoyens de Lévis attachent tant d'intérêt, a obtenu l'année dernière un honneur qui certainement est une preuve manifeste et convaincante du talent des professeurs, de leur capacité dans l'enseignement, de la force et de la solidité des études que l'on y fait. A peine affilié depuis deux semaines, au Séminaire de Québec, le Collége de Lévis a remporté, dans un de ses élèves le " prix du

Prince de Galles " au concours général de tous les collèges affiliés. Cette maison qui a grandi sous les soins de son fondateur et de son supérieur, Mgr Déziel, est donc,comme nous le disions il y a un instant, un des plus grands titres à la reconnaissance des citoyens de Lévis envers leur pasteur bien-aimé, de même qu'elle est une des œuvres les plus méritoires de cette longue et glorieuse carrière où l'on ne voit que le bien réalisé de toute manière. Elle restera comme un monument de son attachement à la cause de l'éducation, et, son enseignement des vertus chrétiennes comme des sciences profanes, par les bienfaits qu'il répandra, fera le plus doux souvenir de celui qu'une vie entière passée à nous donner l'exemple du bien, nous a appris à chérir, à aimer et à bénir.

LE COMITE D'ORGANISATION.

Le comité, chargé de pourvoir à l'organisation de la fête du Jubilé Sacerdotal de Monseigneur Déziel, s'est parfaitement bien acquitté de sa tâche, et peut à bon droit s'approprier une large part dans le succès de la fête. Il n'a rien épargné pour rendre la démonstration aussi magnifique que possible. Les citoyens de Lévis, lui sont en conséquence reconnaissants, et ils ont su apprécier à sa juste valeur, le dévouement qu'il vient de déployer en leur nom.

Voici les noms des Messieurs qui formaient partie du comité : MM. G. Couture, président ; O. Foisy, vice-président ; J. Chabot, secrétaire ; A. Lemieux, assistant-secrétaire ; L. Roy, trésorier ; P. C. Dumontier, assistant-trésorier ; MM. F. X. Lemieux, Is. Bégin, J. Aubert.

SÉANCE A L'HOSPICE DE ST. JOSEPH DE LA DÉLIVRANCE

31 août 1880.

La série de démonstrations destinées à célébrer les noces d'or de Monseigneur Déziel, a commencé à l'Hospice de St. Joseph de la délivrance. Pour que rien ne manquât au succès de la fête, le ciel ce jour là nous favorisait d'une température des plus douces et d'un soleil des plus radieux ; la nature semblait vouloir concourir elle aussi, au concert unanime de louanges et de reconnaissance, envers celui qui allait être l'objet de tant et de si belles ovations.

La population s'était rendue vers deux heures et demie de l'après-midi aux alentours de l'hospice. Au bout de quelques minutes, on vit arriver le héros de la fête, dans une superbe voiture traînée par quatre chevaux. Il était accompagné de Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières, de Mgr Langevin, évêque de Rimouski, et de M. Brassard, son confrère de classe ; Mgr Cazeau, MM. les Vicaires-Généraux T. Hamel, E. Langevin, Doucet et un grand nombre de prêtres, venaient ensuite.

Monseigneur Déziel présenta les membres du comité d'organisation à ceux avec qui il était, et tous se rendirent ensuite à la grande salle de l'Hospice.

La salle de l'Hospice était magnifiquement décorée ; les colonnes étaient ornées d'un courant de verdure, qui montait en spirale ; sur les murs apparaissaient les portraits des bienfaiteurs de la maison ; de tous côtés on lisait des inscriptions. Le théâtre était splendide ; aux pieds des marches, se trouvait un véritable parterre de fleur, les plus délicates, et les plus rares ; de riches drapeaux pavoisaient la salle toute entière. L'ensemble, en un mot, présentait un coup-d'œil vraiment admirable.

Voici quelques-unes des inscriptions qu'on y lisait :

J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger.
J'ai eu soif, vous m'avez donné à boire.
J'étais ignorant, vous m'avez enseigné.
J'étais nu, vous m'avez vêtu.
J'étais malade, vous m'avez visité.
J'étais affligé, vous m'avez secouru.

Cette séance s'ouvrit par une marche d'entrée, exécutée sur piano par une sœur religieuse. L'adresse des élèves du pensionnat du Couvent de Notre-Dame, fut lue ensuite par mademoiselle A. Allard, nièce de Mgr Déziel. Voici cette adresse :

MONSEIGNEUR,

De tous les points du diocèse, de tous les

quartiers de la ville de Lévis, du sein de chacune de ses familles, du cœur de ses plus distingués citoyens, comme de celui des plus jeunes enfants, un cri s'est échappé déjà depuis longtemps, un cri plein de joie, plein d'amour et de reconnaissance ! Et ce cri répété, a trouvé un écho qui a fortement remué jusqu'au moindre fibre de nos cœurs. Cet élan de nos âmes, si légitimement inspiré, est celui qui acclamait le *cinquantième anniversaire de votre prêtrise.* Les premières, Monseigneur, nous l'avons entendu ce cri ; les premières nous voulons y répondre, et à personne nous ne voulons laisser l'insigne honneur d'ouvrir le concert de vœux et de félicitations qui s'apprête de toutes parts !

Epoque fortunée ! Que tu nous trouves heureuses ! Que tu nous trouves joyeuses ! En effet, il n'y a pas de nuages aujourd'hui sur l'horizon, il n'y a rien de sombre sur nos fronts, rien de triste dans notre esprit ; et nos cœurs émus de bonheur, se dilatent en présence des plus beaux et des plus suaves souvenirs.

Sans être évoqués, ces souvenirs se pressent dans notre mémoire, et ils remuent si fortement nos âmes, que nul calcul n'est nécessaire pour découvrir que la plus grande partie de votre précieuse vie sacerdotale a dû être dépensée pour nous. Aussi, est-ce avec une jubilation extrême, est-ce avec un enthousiasme sans borne que nous faisons monter vers l'Eternel nos cantiques d'amour, nos refrains d'immortelle reconnaissance ! Reconnaissance à toi, Maître des destinées ! Reconnaissance pour nous avoir con-

servé ton digne ministre pendant ce demi siècle dont les générations futures conserveront toujours le souvenir. Reconnaissance à vous, Père vénéré, qui avez employé ces longues années à nous faire tant de bien.

Ce matin, au saint sacrifice, nous unissant par la pensée à vos ferventes actions de grâces, notre prière prenait une ardeur nouvelle, nos vœux et nos souhaits s'imprégnaient d'un cachet de sincérité, de foi et d'amour indescriptible. Nous admirions le passé, mais sans cependant oublier l'avenir, et nos cœurs tournés vers Jésus-Christ sollicitaient pour vous des bénédictions abondantes ! L'avenir ! Oh ! si vous eussiez pu lire en ce moment dans le fond de nos cœurs, comme votre consolation eut été grande, Monseigneur ! car vous y eussiez vu nos souhaits pour que vous jouissiez de longues années ; et par suite, de nouveaux et de nombreux mérites répandus comme une semence féconde sur le vaste champ que jusqu'ici vous avez cultivé avec autant de soins que de succès.

Monseigneur, en ce jour solennel nous sommes doublement heureuses de pouvoir constater le haut témoignage d'estime et de vénération profonde que vous portent non-seulement votre famille de Lévis, mais encore Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque, Messeigneurs les Evèques de cette Province, Monseigneur Cazeau, vos très vénérables confrères qui ont bien voulu, par leur présence, rehausser la solennité de ce jour et augmenter encore notre ivresse en y ajoutant leurs plus cordiales sympathies.

Nous avons été profondément touchées, Monseigneur, de l'heureuse coïncidence qui permet à un de vos vénérables confrères, de se joindre à vous dans cette circonstance solennelle, pour rendre au Seigneur de profondes actions de grâce, après avoir fourni comme vous, une carrière de cinquante années de prêtrise remplies des œuvres les plus méritoires.

Maintenant, Monseigneur, que vous dire des vœux de la famille religieuse de cette maison ? Dominées, subjuguées pour ainsi dire à force de bienfaits, nous avouons notre insolvabilité ; nous ne pouvons que tressaillir de reconnaissance en ce moment, et nous féliciter d'avoir été l'objet de votre cordial et bienveillant intérêt. Que de saintes impressions nous conserverons toujours ! ......mais aussi, que de désirs, que de vœux nous ferons monter jusqu'à la Divine Source de toutes grâces, afin d'en obtenir les longues années que nous désirons voir s'ajouter à votre carrière, déjà si bien remplie !

Mademoiselle Allard alla donner ensuite cette adresse à Monseigneur Déziel. Puis toutes ses compagnes au nombre de cent environ, chantèrent en chœur la première partie d'une cantate composée par M. N. Legendre pour la circonstance :

VOIX DES ÉLÈVES DU PENSIONNAT.

Qu'en ce jour heureux,
Toute la nature

on-
net
dre
ur
de
ar-
es

es
a ?
de
us
en
et
de
s !
us
es
ue
'à

e
s
a-
e
a

A nos chants joyeux
Mêle son murmure.
Que nos voix d'enfants s'élèvent en chœur,
Pour chanter le nom de notre Pasteur.
C'est par lui qu'en ce saint lieu
A notre âme tendre,
Vient se faire entendre
La parole du bon Dieu :
Il est le prêtre de Dieu.

Vint l'hommage de plus jeunes élèves ; elles étaient à peu près une trentaine, toutes parées de guirlandes.

Les plus petites élèves offrant l'Enfant Jésus :

(PARLÉ)

Est-il vrai, Monseigneur, que vous aimez l'enfance ?
Ah ! nous le croyons bien puisque Jésus l'aimait ;
Daignez donc nous donner un moment d'audience
Pour vous conter, bien bas, un tout petit secret.

Les grandes vous diront que nous sommes légères
Et que les papillons sont peu reconnaissants ;
Mais ne les croyez pas, demandez à nos Mères,
Elles savent combien l'on vous aime à six ans.

Bien vrai, nous n'avons pas comme ces demoiselles
De beaux discours fleuris parlant de vos bienfaits ;
Mais, dans nos petits cœurs, nous nous sentons des ailes,
Et nous volons vers Dieu lui porter nos souhaits.

Quand nous prions pour vous, Monseigneur et bon Père,
Les anges souriants voltigent près de vous.
Car ils vous aiment bien, ils vous nomment leur frère ;
Quand vous dites la messe, ils servent à genoux

Et puis, l'Enfant Jésus, oh ! comme il vous caresse
Quand, voilé dans l'Hostie, il est entre vos mains !
Ne l'entendez-vous pas vous dire avec tendresse
Qu'il a béni vos jours si féconds et si pleins ?

(Offrant l'Enfant Jésus)

Mais le voici lui-même, il vient vous le redire
Dans la langue du ciel que vous parlez si bien ;
Monseigneur, regardez son céleste sourire,
Il exprime nos vœux, notre amour et le sien !...

(CHANTÉ)

Petit Jésus, ouvre tes deux mains roses
Sur l'ouvrier de ta grande moisson ;
Qu'il a semé pour toi de saintes choses !
Qu'il a souffert peut-être pour ton nom !

Commence donc à les payer d'avance,
Ces cinquante ans dont le prix est le ciel ;
En différant sa grande récompense,
Rends-lui plus doux le bonheur de l'autel.

Oui, donne lui, Jésus, beau petit frère,
Un soir serein, brillant de pourpre et d'or,
Et, s'il se plaint de l'exil sur la terre,
Dans un baiser, dis-lui d'attendre encor !

Les élèves présentèrent ensuite, au nom des Sœurs de la Charité de Lévis, un magnifique portrait en peinture, de Monseigneur Déziel. Mgr y est représenté, assis sur un fauteuil de velours rouge ; sur une table devant lui, il y a un crucifix. Le portrait est fait avec beaucoup de goût et d'art ; la ressemblance est parfaite.

Le portrait a été fait par une Sœur du Bon Pasteur ; cette religieuse est déjà célèbre par plusieurs tableaux très-remarquables.

Après l'offrande de ce portrait, on vit apparaître au milieu d'un chœur de jeunes filles, portant des croix dorées et entourées de couronnes, la Religion, la Foi, l'Espérance et la Charité, personnifiées par Mesdemoiselles M. Couture, E Chabot, M. Dagneau, L. Roy.

Mlle M. Couture, représentant la Religion, était habillée en bleu, et portait une superbe croix d'or. Mlle E. Chabot, représentant la Foi, était habillée en blanc, ayant dans sa main un très-riche calice d'argent. Mlle Dagneau, qui représentait l'Espérance, était habillée en vert, tenant une ancre à la main. Enfin Mlle L. Roy, était vêtue de rouge, portant un cœur en or.

Toutes quatre commencent alors le dialogue suivant :

La Religion. — Si nous remontons vers le passé, une suite d'événements tous plus intéressants les uns que les autres, se dressent devant nous, et excitent vivement notre admiration. Mais arrêtons-nous au 21 mai, 1806, c'est une époque à laquelle se rattachent, pour nous, les plus purs comme les plus délicieux souvenirs. En effet, mes Sœurs, n'avons-nous pas tressailli de joie en ce jour béni ?... Le ciel donnait à la terre une de ces âmes rares, dont nous avions la charge : De la Foi elle devait vivre, l'Espérance devait la soutenir, à la Charité était réservée la gloire de la couronner. Mais que ne

devait point faire la Religion pour cet ange choisi de Dieu ?

Ah ! avec promptitude, avec allégresse je le reçus dans mes bras, et, en même temps que l'eau régénératrice purifiait son âme, j'imprégnais sur son noble front ce cachet de dignité qui le distinguera toujours.

Reconnaissante du précieux trésor dont je me voyais en possession, je n'épargnai rien pour Lui. Lui, qui un jour, devait être ce " sel de la terre qui ne s'affadit point ....." Prévoyant cette faim et cette soif qu'il aurait de la justice, je me hâtai de lui donner les moyens de se rassasier, en le confiant à d'habiles maîtres, qui ne tardèrent pas à découvrir combien était fécond le terrain qu'ils avaient à cultiver. Et le jeune enfant, éclairé par une lumière céleste, aperçut bientôt le beau, le vrai dans ce Soleil de justice dont il devait être un des plus brillants rayons.

Après avoir parcouru avec succès le chemin de l'étude, le jeune homme s'arrête, réfléchit quelque temps... son âme généreuse et grande se souvient de ce que la Religion a fait pour elle, et dans un élan de reconnaissance, elle s'incline devant moi ; par un sacrifice à nul autre égal elle se livre, toute entière, à mon service !......

Un sentiment de bonheur traversa alors mon âme : à travers un demi siècle et plus, j'apercevais les services signalés que son ardeur devait multiplier en ma faveur.

La Foi. — Le jour solennel est arrivé, son

aurore a été prévenue par un sentiment de cette foi dont notre jeune Lévite avait jusque-là vécu, mais dont la vivacité devait ce jour-là même, prendre un si grand accroissement. J'étais heureuse en considérant combien avait grandi ce souffle de piété qu'une mère chrétienne avait jeté dans son cœur.

Le 5 septembre de l'année 1830 était le jour marqué : l'airain allait au loin se faire entendre. Déjà la porte du sanctuaire s'entr'ouvre et le pieux diacre en aube blanche, apparait.... Tout en lui nous rappelle ces paroles qu'il a si bien comprises : " Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu." Ils verront Dieu!... Oui, il le verra!... Encore quelques aspirations de son âme aimante, et le pontife de Dieu lui-même, après avoir reçu son serment, lui donnera un calice! Alors son âme émue prête à ses paupières une larme : c'est une larme de bonheur, c'est une larme d'amour, c'est une larme... qui ira droit au cœur de Jésus-Christ! Tout entier à son Dieu le jeur ministre s'avancera hardiment dans les voies du plus héroique dévouement... Suivant toujours l'inspiration de son propre cœur et les sublimes enseignements de son Maitre, sa principale mission sera de bénir, de pardonner ; et, dans peu on lui appliquera ces paroles venues du ciel : " Bienheureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde."

L'Espérance.— J'avais promis de soutenir Celui dont vous venez de parler ; jusqu'ici je

ne lui ai pas fait défaut, mais l'abandonnerais-je maintenant qu'il est devenu prêtre du Seigneur ?... Sur la barque de Pierre, je prendrai place à ses côtés ; et, avec moi il voyagera plein de courage : Ni les flots de la mer ne l'effrayeront, ni les tempêtes ne l'arrêteront ; contre nul écueil sa barque ne viendra se briser ..Et après 50 ans l'habile pilote voguera encore comme aux premiers jours de sa course... Où se dirigera-t-il d'abord ?... Il est prêt à tous les sacrifices.. Mais écoutez... une voix se fait entendre... C'est la voix de Dieu même qui parle par Celui qui a charge du diocèse de Québec. La Rivière du Loup jouira et de sa première ferveur et de ses premiers succès.

L'année 1831 le transporta à Gentilly. Toi aussi, Gentilly, tu ne le posséderas que pendant douze mois ! A sa paroisse natale appartient le privilége de le conserver pendant trois années consécutives. Heureux village de Maskinongé ! jouis de ton bonheur : trop vite encore on t'enlevera ce fils dans le cœur duquel tu déposes aujourd'hui et tes joies et tes peines. Déjà il te faut lui dire adieu : St. Patrice de la Rivière du Loup le réclame. Et pendant deux ans qu'il sera à la tête de cette paroisse, il lui prodiguera ses premiers soins comme Pasteur.

St. Pierre les Becquets veut aussi avoir une part de son ministère, et l'année 1837 lui accordera cette faveur. Plus favorisés que nul autre, les heureux habitants de cette paroisse seront pendant six ans l'objet de sa sollicitude.

" Heureux pilote ! jeune encore, et déjà bien

" des fois ballotté, ta frêle nacelle n'a jamais " sombré. Si toujours je t'ai soutenu, si toujours " je t'ai défendu, toujours aussi, confiant dans " mes promesses, et ton regard tourné vers moi, " tu as marché sans dévier d'un pas. Et, ton " bras vigoureux a si vaillamment combattu, " qu'aujourd'hui, accoutumé à la lutte, tu es " devenu fort contre tous."

St. Joseph de Lévis trouvera donc en lui un athlète. Oui, mes sœurs, longtemps fortifié par nous, notre jeune Héros est devenu un athlète! Et, pendant neuf ans, de 1843 à 1852, il combattra comme chef à St. Joseph de Lévis. Là encore je le suivis, contemplant à l'avance, les nombreux succès qui devaient le faire apôtre de Notre-Dame de la Victoire......

La Charité.—Je crois, mes sœurs, que votre mission est maintenant remplie, car à moi appartient l'honneur de signaler en quelques mots les grandes œuvres qui doivent couronner celui que j'avais promis de couronner.

Ici le champ est trois fois vaste ; d'un seul coup d'œil, le nouvel apôtre voit toute une ville surgir... Néanmoins il n'est pas effrayé, car son âme est grande, son cœur généreux... Avec le zèle qui le caractérise, avec le désintéressement qui le fait s'oublier, il se livre avec ardeur à l'établissement de cette ville qui, avec fierté, le nommera son fondateur... Une belle et grande église est ici l'objet de ses premiers travaux ; mais il ne tardera pas à en recueillir les fruits, en voyant son troupeau docile, se grouper au-

tour de lui, pour recevoir les enseignements, qui devaient former si bien les premiers habitants de la ville de Lévis...

Non content des sacrifices que lui a demandés la construction d'un premier édifice, le dévoué Pasteur se rappelle que dans son troupeau il y a de jeunes brebis appelées à faire la gloire des générations futures. A ses yeux, le pain matériel ne suffit pas, il faut encore le pain de l'intelligence pour se développer, grandir et porter de beaux fruits; il confiera donc ces jeunes agneaux à d'habiles maîtres, à des maîtresses, pleines de dévouement. Il élève aux premiers ce collége où la jeunesse reçoit de si grands bienfaits, aux autres un couvent dont il espère de si beaux résultats.

Désormais nous verrons cet aimable Pasteur au milieu de cette brillante jeunesse, l'encourageant dans les difficultés de l'étude, la fortifiant par de bonnes paroles. En retour, ces joyeux enfants l'acclameront, le béniront, l'aimeront comme leur père, et toujours, au souvenir de sa grande douceur à leur égard, ils rediront " Bienheureux ceux qui sont doux, car ils possèderont la terre. "

Mais le temps a disparu, et les années, en se multipliant, n'ont pu diminuer une population destinée à grandir. Devenus trop nombreux ; les enfants de Lévis, devront se séparer ; à la tête de son peuple, l'intelligent chef l'éclairera, le guidera, lui applanira les difficultés ; et, la paix dans l'âme, un nouveau troupeau formera l'église de St. David. Son premier cantique

sera un hymne d'action de grâces · et son pieux refrain redira : " Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. "...

....

La charité continue ainsi à rappeler ce que Mgr Déziel a fait pour ceux qu'il avait mission de diriger, faisant encore intervenir dans ce qu'elle disait, cette autre béatitude : " Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux ; " et en parlant des malheureux qui ont trouvé un refuge, soit à l'Hospice, soit dans d'autres maisons de charité : " Bienheureux les pauvres d'esprit parce que le royaume des cieux est à eux."

Elle termine par ces mots :

"...............En présence de tant d'amour et de dévouement, le vieillard oublie le poids de ses ans, le malade et l'infirme sont contents de leurs souffrances ; l'orphelin... Oh !... l'orphelin... il n'y en a plus !... le plus tendre, le plus dévoué des pères le porte dans son cœur ; et, sous le manteau de son immense charité, il l'abritera jusqu'à ce qu'il s'envole vers le ciel pour y former la couronne de l'immortel Père des pauvres, et pour y chanter à jamais : " Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés."

Chaque fois qu'une béatitude était prononcée, une jeune fille allait déposer, sur le portrait de Mgr Déziel, placé sur le devant du théâtre, une croix dorée ; en sorte, qu'à la fin du dialogue, huit croix dorées, représentant les huit béati-

tudes, formaient une couronne autour du portrait.

Mlle Allard vient ensuite présenter à Mgr Déziel, un très-joli bénitier, fait sous la forme d'un cœur ; une plaie béante dans le cœur est destinée à recevoir l'eau bénite.

Mlle Allard récita, en le présentant, les vers suivants :

Père béni, voyez, sous ce modeste emblême,
Le cœur ému de votre enfant ;
Il s'ouvre sous vos yeux, voyez comme il vous aime,
Et comme il est reconnaissant !

Vous l'avez fait grandir sous votre main de Père
Et dans la grâce et dans la paix.
Aussi fait-il jaillir les flots de la prière
Au souvenir de vos bienfaits.

Gardez-le Monseigneur, ce cœur de l'orpheline
Toujours plein de vœux et d'amour,
Et de ces eaux du ciel dont la source est divine
Abreuvez-le bien chaque jour !

Un chœur d'orphelines chanta alors la deuxième partie de la cantate :

Voix des orphelines.

Et nous, seules sur cette terre,
Si nous n'avions pas eu sa main
Pour secourir notre misère,
Nous serions mortes en chemin.
Aussi prions pour notre Père,
Pour le Père de l'orphelin.

PRIERE.

Seigneur si la voix des enfants
Mérite ta faveur divine,
Ecoute la pauvre orpheline,
Prête l'oreille à ses accents.
Qu'à notre Père ta main donne
Ici bas son puissant secours,
Et plus tard ta belle couronne
Qui ceindra son front pour toujours.

Mlle Drolet, jeune orpheline, vint ensuite lire l'adresse des orphelines :

ADRESSE DES ORPHELINES.

Monseigneur et très Vénéré Père,

A tous les vœux qui, de toutes parts, sont formés en ce moment pour vous ; à tous les souhaits qui partent des cœurs les plus dévoués ; aux félicitations qu'on vous a déjà adressées ; à toutes les acclamations qui vous attendent encore, permettez, Monseigneur, permettez à vos petites orphelines de venir mêler leurs humbles hommages, et de trouver ainsi la douce consolation d'avoir une modeste part à l'harmonieux concert qui s'ouvre pour fêter vos noces d'or.

Moins heureuses que celles qui nous ont devancées dans la vie, nous ne pouvons, Monseigneur, dire ici ce qui, dans votre précieuse carrière sacerdotale, fait l'admiration de tous vos paroissiens et même des étrangers ; mais puisque, chez nous, l'esprit est encore jeune, souffrez, du moins, que nos cœurs, élargis par

l'abondance de vos bienfaits, suppléent à sa faiblesse et vous disent bien haut : Monseigneur, nous vous aimons, Monseigneur, nous vous admirons, Monseigneur, nous vous vénérons.

Triple sentiment que notre reconnaissance est heureuse de déposer à vos pieds en ce grand jour. Tribut que nous devrions doubler encore en vous le présentant, puisque, à tous les soins du plus dévoué des pasteurs, vous ajoutez ceux du plus tendre des pères. En effet, quels labeurs avez-vous refusés quand il s'est agi de notre bonheur ? Vous avez voulu nous rendre heureuses !... et vous l'avez voulu à tout prix !... Témoin cette maison superbe élevée sous vos auspices !... Sanctuaire béni !... Monument d'une admirable charité !... L'étranger, en visitant notre beau pays, contemplera avec admiration ses proportions, son élégance ! Mais, nous, nous faisons mieux encore ; nous savourerons, chaque jour, les bienfaits de celui qui l'érigea, et nous entourerons de notre amour, de nos respects, ces deux grands citoyens dont Lévis s'honore, ces grands catholiques qui vous ont si puissamment aidé, Monseigneur, à l'érection de cette institution ouverte à l'indigence, à la souffrance, à la vieillesse et aux pauvres orphelines qui, comme nous, sont privées des joies de la famille.

En ce jour mémorable, un hymne d'action de grâces s'élève vers l'Eternel, et les quatre-vingt voix qui forment ce concert d'amour seront toutes puissantes auprès du Seigneur ; car nos cœurs sont ardents, notre foi est vive et nos demandes souvent réitérées.

Nous espérons, nous avons même l'assurance que tout ce que nous demanderons à Dieu pour notre vénéré Père, nous l'obtiendrons."

Cette adresse fut suivie de la troisième partie de la cantate : La voix des infirmes. Deux très-petites filles, avaient amené sur l'avant du théâtre deux bonnes vieilles, qui demeurent à l'Hospice. Après les avoir fait asseoir, elles chantèrent pour elles :

Je viens au nom de la souffrance ;
Mêler ma voix à vos doux chants ;
Et dire la reconnaissance
Qui dans nos cœurs vivra longtemps.
C'est une prière qu'au ciel nous offrons
Pour le tendre Père que nous vénérons.

CHŒUR :

Plein de pitié pour la détresse.
Au malade il donne un abri,
Plus d'un cœur saignant s'est guéri,
Sous les bons soins de sa tendresse.
Que Dieu donne à ses cheveux blancs
La couronne la plus brillante.
Il a guidé nos pas tremblants,
Soutenu notre âme souffrante.
Et que ses nobles actions
Jusqu'en la Patrie éternelle,
Avec nos bénédictions
Suivent ce serviteur fidèle.

DIALOGUE DES ORPHELINES.

" Les orphelines consolées par un ange qui leur apporte un cadeau des cieux."

Plusieurs orphelines paraissent ; elles ont l'air attristé de ce que, par leur humble position, elles n'ont rien à offrir à Monseigneur Déziel ; leur plus vif désir serait d'avoir à lui présenter, à l'occasion de ses noces d'or, un cadeau magnifique, digne de Celui qui les a comblées de bienfaits, et à qui elles doivent tant de reconnaissance. Dans ce moment, au milieu de leurs angoisses, entre un groupe de petites filles conduites par une grande, et portant une corbeille de fleurs ; toutes chantent avec gaieté :

Allons tout près de notre Père ;
Présentons-lui pour souvenir
Le tribut d'un amour sincère.
Nos immortelles en ce jour
Seront pour nous l'heureux emblême
Des palmes qui, au divin séjour,
Couronneront son diadème.

Ces petites enfants n'ont qu'une pensée, c'est de cueillir des fleurs, et d'aller toutes ensemble les déposer aux pieds de leur vénéré Père, en même temps que l'hommage de leur respect et de l'amour dont leurs petits cœurs sont pleins. Le découragement et l'embarras des grandes semblent retarder l'heureux instant où elles pourront s'approcher de leur bon Père ; elles se plaignent de ce qu'on les fait languir

par le désappointement et la désolation des grandes ; elles supplient Zélia qui est à leur tête, de les laisser faire. Sur la permission qu'elles en reçoivent, elles entourent le parterre et cueillent des fleurs, chantant avec entrain :

Que ferons-nous, nous sommes si petites,
Pour déposer à ses pieds nos bouquets ?
Ensemble allons offrir nos marguerites,
Et parsemer le sol de nos œillets.

Dépouillons le parterre
De ses vives couleurs,
Pour fêter un bon Père,
Il n'est pas trop de fleurs.

DEUXIEME.

Ne craignons pas auprès d'un si bon Père,
Des orphelins n'ont rien à redouter ;
Cueillez ce Lis et ce charmant Lierre,
Ne craignez pas de le lui présenter.
Dépouillons le parterre, etc.

Avec nos fleurs tressons une couronne,
Nous l'offrirons à notre bon Pasteur,
En lui disant : chacun de nous la donne,
Elle est pour toi, pour toi seul, Monseigneur.
Dépouillons le parterre, etc.

Zélia avertit les petites joyeuses de prendre bien garde d'augmenter la peine de leurs compagnes par leur jovialité, et se tournant vers Lucia, lui rappelle qu'elles sont les enfants de la Providence ; que dans maintes circonstances, elles en ont ressenti les salutaires effets, que bien des fois elles en ont reçu du secours d'une

manière toute particulière ; qu'il ne faut pas se décourager, mais prendre confiance et espérer jusqu'au dernier moment. Alors les toutes petites, impatientes d'attendre, s'avancent chargées de fleurs et de couronnes, vers leur vénérable Pasteur ; les grandes les suivent, n'ayant que des regrets à lui offrir. Tout-à-coup on entend des voix célestes qui, à la prière d'une humble enfant, s'adressent à l'ange de Monseigneur Déziel.

Les anges à l'ange de Monseigneur Déziel :

(Les orphelines cherchent d'où vient ce chant mélodieux.)

Entends d'une pieuse enfant,
La prière humble et confiante ;
Ecoute-la dès cet instant,
Exauce sa voix suppliante.

UNE VOIX

Une céleste enfant
Sur la terre descend.

Les Anges à l'Ange de Monseigneur :

Oh ! des orphelins qu'il aime
Vois l'embarras et la tristesse.
Ta présence consolera,
Un don porterait l'allégresse.

UNE VOIX

La céleste enfant
Sur la terre descend.

L'Ange apparaît aux enfants un calice à la

main, en même temps l'on voit apparaître les neuf chœurs des anges.

L'Ange chante, regardant les enfants :

**Sur des nuages d'or flottant en légers voiles,
Je viens de traverser le ciel bleu des étoiles
Pour arriver à vous, petit peuple en émoi ;
Le Seigneur qui m'envoie aime votre prière,
Il m'a dit : les enfants m'implorent pour leur Père,
" Laissez leurs voix monter vers moi."**

L'ange continue en parlant :

Aimables enfants, aux voûtes éternelles, vos plaintes et vos soupirs ont été entendus, et Dieu m'envoie vous consoler. Pourquoi ce trouble, quand avec vous le Ciel même célèbre la fête que vous chômez ? Pourquoi ce chagrin ? ne savez-vous plus que la prière de l'orphelin obtient tout du Cœur de Jésus ? et que là-haut, vous avez une amie tout occupée de vous ? Il n'y a que quelques années (vos mères s'en souviennent) vivait une jeune enfant que la terre enviait, mais dont le ciel était jaloux. Pure comme l'ange dont elle était la joie, elle ne devait vivre que quelques printemps. En effet, en l'an 1860, à la treizième année de son âge, cette jeune fleur après avoir exhalé les plus suaves parfums, était cueillie par la main divine, pour être transplantée dans une terre digne de son mérite. Toutes, mes chères enfants, vous étiez alors dans la pensée de Dieu ; et, à la place de cette âme d'élite, protégées par celui qui la pleurait, vous deveniez, d'une manière toute spéciale les enfants de la Providence. Du haut du ciel,

cette généreuse enfant pense à vous, et veut vous secourir. Sa prière monte vers l'Eternel, et à ce moment, moi, l'ange du vénérable prêtre qui aujourd'hui est en spectacle à la terre, je suis envoyé vers vous. Réjouissez-vous donc, et tressaillez d'allégresse, car pour satisfaire votre noble désir, et offrir à votre très honoré père, un tribut de reconnaissance, à l'occasion de ses noces d'or, voici un présent digne de celui que vous bénissez.

Bénissez donc le Ciel, et tremblantes de joie,
Offrez à Monseigneur ce que Dieu vous envoie :
Le calice du sang qui l'enivre à l'autel.
Laissez d'autres offrir des cadeaux magnifiques,
De gracieux bouquets, des palmes symboliques :
Leurs dons ne viennent pas du ciel.

Alors l'ange présente le calice à Lucia qui n'ose y toucher; celle-ci l'invite à continuer son œuvre, et à offrir lui-même ce cadeau mystérieux à Monseigneur Déziel.

L'Ange s'avance près de Monseigneur, les orphelines le suivent. L'Ange en remettant le calice à Monseigneur, dit :

Prêtre de Dieu, prends ce calice,
Souvenir de ton plus beau jour ;
Jour de ton premier sacrifice,
Offert avec des pleurs d'amour.
Cinquante ans de ta noble vie
Sont écoulés dans ce bonheur ;
Laisse ta famille choisie,
Bénir avec toi le Seigneur.

Plusieurs orphelines chantent pendant que

les moyennes et les petites déposent leurs couronnes et leurs fleurs aux pieds de Monseigneur Déziel. L'ange disparaît et s'efface doucement aux regards des humains.

Oh ! sois béni, sang du Calvaire,
Inspirateur de ses vertus ;
L'esprit et la vie de Jésus.

Toutes celles qui prennent part à la fête se réunissent et chantent à l'unisson :

Sa foi, son zèle infatigable,
Les œuvres de sa charité,
Ce sont tes fruits, sang adorable,
Sois béni dans l'éternité.

Mademoiselle Allard vint ensuite annoncer en ces termes l'apparition d'un tableau vivant :

" Je viens réclamer encore quelques instants d'attention du bienveillant auditoire auquel j'ai l'honneur de m'adresser. On dit avec raison que les époques remarquables sont toujours signalées par des événements portant un cachet presque mystérieux : tel est celui que je vous annonce ; mais, soyez sans crainte, aucun phénomène étrange ne doit se produire dans la nature, et vos regards ne seront témoins que d'une soudaine apparition.

Laissez-moi, très-honoré Père, vous donner en peu de mots le sens véritable de cette apparition : Dans ce tableau qui va bientôt se dérouler à votre vue vous verrez les neuf chœurs

de la hiérarchie céleste, se faisant l'écho de votre fête, et tenant en main la couronne immortelle que doit ceindre votre front dans le séjour de la gloire. Mais on ne vous laisse entrevoir votre couronne que pour vous donner un avant-goût du bonheur qui vous est réservé là-haut et vous animer au combat ; le temps de la recevoir n'est pas encore arrivé ; votre ange gardien se réserve le privilége de l'embellir davantage jusqu'au jour de vos noces de diamants. Si ce n'était pas déroger aux lois de la nature, il demanderait au ciel, pour satisfaire le légitime désir de vos enfants, que ce jour fut sans soir à l'horizon de votre vie. "

A un moment donné, une complète obscurité, se fit dans la salle ; puis tout-à-coup une lumière éblouissante laissa apparaître au fond du théâtre une scène, on oserait dire céleste. La plume est insuffisante à décrire un tel spectacle ; les neuf chœurs de la hiérarchie, apparurent dans une splendeur extraordinaire ; la couronne étincelait d'or et de pierreries ; pas un mouvement, pas un murmure, ne dérangeait cette troupe d'anges ravis en extase ; l'immobilité était parfaite. Cette scène eut un succès complet.

RÉPONSE DE MGR DEZIEL A L'ADRESSE DES ÉLÈVES DU COUVENT ET DES ORPHELINES.

Mes chères enfants,

Je suis bien sensible aux sentiments que vous venez de m'exprimer d'une manière si élo-

quente. Comme votre pasteur, représentant Jésus-Christ, le souverain Pasteur des âmes qui a dit : " Laissez venir à moi les petits enfants," je dois porter un vif intérêt à la jeunesse qui forme une partie si importante de mon troupeau. Or, je le fais autant pour satisfaire les inclinations de mon cœur que pour remplir mon devoir de pasteur.

Je me félicite de posséder dans ma paroisse l'institution que vous habitez et qui y a déjà opéré un si grand bien. Combien, en effet, d'enfants sorties de cette maison se sont depuis répandues dans toutes les parties de la paroisse, et y ont semé ces enseignements de religion, de piété et de vertus qu'elles ont puisés auprès de dignes religieuses qui leur ont prodigué leurs soins ?

Le couvent de Lévis a été ce grain de sénevé de l'Evangile qui n'a pas tardé à produire un grand arbre dont les branches abritent en ce moment plus de cinq cents petites filles qui font honneur à leurs bien-aimées maîtresses et qui sont la consolation et l'orgueil de leur pasteur.

A la vue d'un pareil résultat, que ne dois-je pas espérer pour l'avenir de ma paroisse ! Sur le déclin de ma carrière, je suis heureux de penser que le bien opéré par le couvent de nos bonnes Sœurs de Charité, non seulement se continuera dans la paroisse, mais encore s'augmentera dans la même proportion qu'il s'est fait remarquer depuis sa fondation, il y a bientôt vingt-cinq ans, jusqu'à nos jours.

Quant à vous, mes chères enfants, qui n'avez pas, comme d'autres, l'avantage d'être sous les soins de parents bien-aimés, je suis aussi bien touché des beaux sentiments que vous venez de m'exprimer. J'ai regardé comme un vrai bonheur pour moi de m'associer à la sollicitude qu'ont pour vous les bonnes religieuses auxquelles la divine providence vous a confiées, et qui remplacent si bien auprès de vous les pères et les mères soustraits à votre amour.

Le bonheur que vous goûtez, mes chères enfants, vous le goûtez dans une maison que le bon Dieu, père des orphelins, a daigné ouvrir en votre faveur. S'il s'est servi de moi pour faire comprendre la nécessité de procurer à la ville de Lévis un établissement de ce genre, le mérite en revient bien davantage au grand citoyen auquel vous faites allusion dans votre adresse, et qui m'a secondé si généreusement dans la construction de cette maison de charité. Je ne crois pas pouvoir me dispenser d'ajouter qu'il a été, pour ainsi dire, le père nourricier de la maison, depuis le jour où elle vous a reçues sous son toit hospitalier. Mais je ne puis pas me dispenser non plus de dire que ce grand citoyen a un frère qui se fait un devoir de marcher sur ses traces, car entre autres dons généreux, c'est lui qui a donné libéralement le terrain de grande valeur sur lequel s'élève l'édifice.

Vous avez parlé de la peine que vous ressentez de vous trouver dans l'impossibilité de me prouver votre reconnaissance par une offrande substantielle. Mais vous avez mis votre con-

fiance dans le bon Dieu et, en retour, il a député auprès de vous un de ses anges qui s'est chargé avec plaisir de remplir cette tâche et qui pour cela, a remis entre vos mains le magnifique calice que vous venez de me présenter. Je soupçonne néanmoins que cette offrande précieuse vient plutôt d'un ange terrestre, que cet ange est le même que celui qui est venu bien souvent en aide aux habitants du couvent des Sœurs de la Charité, comme de cet hospice, ainsi qu'à mille autres œuvres de bienfaisance et de charité. Le bon Dieu, en lui enlevant l'unique enfant qui devait faire les délices de ses vieux jours, lui avait promis comme à Abraham, une nombreuse postérité. Or, le digne patriarche a trouvé cette nombreuse postérité dans tous ces pauvres enfants privées de leurs parents, et dont il a voulu devenir le père.

Il y a parmi vous un bon nombre d'enfants qui sont redevables au gouvernement des avantages dont elles jouissent. Qu'il me soit permis d'en faire mon compliment à MM. les ministres dont nous regrettons l'absence. Je suis sûr qu'ils ont hérité à votre égard des dispositions bienveillantes de leurs prédécesseurs.

Enfin, mes chères enfants, je vous remercie bien cordialement de tout ce que vous venez de dire et de faire pour honorer le Jubilé Sacerdotal du prêtre que vous appelez votre père. Je remercie de même les dignes religieuses dont vous avez sans doute reçu plus d'une inspiration. Je prie les mères et leurs élèves d'offrir leurs ardentes prières au ciel, pour que j'emploie si bien le peu de jours qu'il me reste à

passer sur la terre, que je sois trouvé digne d'obtenir le prix de la couronne.

Monseigneur Cazeau après cette réponse se leva, et dit quelques mots. Il était venu assister aux démonstrations faites en l'honneur de Mgr Déziel, pour accomplir un devoir d'amitié ; depuis cinquante-huit ans il est l'ami intime de Mgr Déziel et dans deux ans, le 1er octobre 1882, tous deux pourront célébrer les noces de diamant de leur amitié. Il est heureux de pouvoir témoigner des services rendus à la religion par Mgr Déziel depuis cinquante ans, ainsi que des vertus sacerdotales dont il a donné l'exemple. Lévis proclame aujourd'hui, qu'en même temps qu'il s'est dévoué au soin des âmes de ses paroissiens, Mgr. Déziel n'a pas cessé d'encourager tout ce qui pouvait contribuer à sa prospérité matérielle. Mgr. Cazeau parla aussi de M. Brassard, son ami depuis cinquante-huit ans, qui fit ses premières armes comme prêtre durant le choléra de 1832, et qui s'est fait connaître dans tout le pays par son zèle pour la grande cause de la colonisation.

Mgr Cazeau félicita aussi les jeunes filles de la manière admirable dont elles avaient exécuté leurs pièces, et au nom de l'assemblée, il présenta aussi des félicitations aux dignes religieuses qui avaient toutes travaillé au succès de la fête. La crainte d'encourir leur disgrâce, a-t-il ajouté en terminant, m'empêche de leur faire plus de compliments, mais qu'elles me permettent de leur dire, que ce qu'elles viennent de faire, fait honneur à leur cœur et à leur intelligence.

SÉANCE AU COLLÉGE DE LÉVIS

31 août 1880.

A sept heures précises, la grande salle de cet établissement s'ouvrait pour recevoir Monseigneur Déziel, accompagné de Sa Grandeur Monseigneur de Rimouski, Sa Grandeur Monseigneur Laflèche, d'environ cent quatre-vingts prêtres des différents diocèses de la province et de quelques-uns des principaux citoyens de Lévis.

Les décorations de la salle étaient vraiment belles ; au fond de la salle s'élevait un vaste théâtre. Après un morceau de chant, le Rev. Messire Sauvageau, vice-supérieur du collége, accompagné du Rév. Messire Lindsay et du Rév. Messire Beaulieu, lut l'adresse des messieurs du collége, à laquelle répondit Monseigneur. Voici cette adresse ainsi que la réponse :

A MONSEIGNEUR JOSEPH DAVID DÉZIEL, CAMÉRIER SECRET DE SA SAINTETÉ LÉON XIII.

Monseigneur,

Le murmure précurseur du majestueux con-

cert de louanges que votre ville et vos paroissiens vous préparent ne permet plus guère aux voix isolées de se faire entendre. Et cependant la joie de Mgr. serait-elle parfaite, s'il ne remarquait au bouquet de sa fête le fleuron de son collége ?—Votre royal patron l'a prophétisé : *ex ore infantium... perfecisti laudem.* C'était donc de la bouche des heureux enfants pour qui vous avez fondé cette maison que vous deviez attendre votre plus belle louange. Puissiez-vous, en leur absence, trouver au moins une perle digne de cette riche couronne d'honneur que tant de mains tiennent en ce moment, au-dessus de votre tête. Laissez tout de même Mgr., l'humble temple de la science s'efforcer, dans son début, d'ajouter un dernier *Hosanna* aux cantiques nouveaux chantés tout à l'heure dans le sanctuaire de la charité, et comme Jérusalem, Lévis aura entendu en quelque sorte à l'occasion de ses solennités, ses enfants *clamantes in templo et dicentes : Hosanna filio David.*

Doyen entre les maisons que vous avez fondées, le Collége devient le principal témoin de vos travaux pour la gloire de Dieu et pour l'éducation de la jeunesse. Création à la fois religieuse, intellectuelle et matérielle, vous en avez fait le module qui mesure le mieux la profondeur de vos vues et l'étendue de votre zèle. Cultivé auprès de sa noble sœur, l'église de Notre-Dame, votre collége, après elle, est la plus précieuse portion de votre champ.

Là vous paissez les brebis, ici les agneaux. Fondé au milieu de votre âge sacerdotal, vous

en faites l'obélisque central de la large place qu'occupent vos œuvres. Aussi fier de son rang que fort de son droit d'aînesse, avec quel empressement ne vient-il pas ce soir vous dire : " Venez, tout est prêt pour le festin que vous voulez bien prendre chez nous. Nos portes seront largement ouvertes à tous vos nombreux et vénérables amis qui voudront s'asseoir à la table avec vous. "

Et selon l'antique usage, à l'occasion des grandes solennités, le collége demandera une grâce au héros de cette fête : la permission d'unir ses humbles noces d'argent aux glorieuses noces d'or de Son Illustrissime fondateur. Car déjà cinq lustres ont passé sur le toit de cette maison ; et demain soir le collége aura vu s'enluminer la plus belle et la plus joyeuse page de son histoire.

La corporation de votre collége, Monseigneur, ne vous est pas dévouée seulement aux jours des consolations, mais elle comprend que sa prospérité et sa stabilité dépend de sa fidélité à votre égard. Les devoirs, sans doute, d'une maison envers son fondateur sont trop grands pour qu'elle puisse s'en acquitter seule. La société sent heureusement que cette tâche est au-dessus de nos forces et nous vient pour cela instinctivement en aide. De là cette place réservée, non seulement dans l'histoire domestique, mais encore dans les annales de la nation, à ces grands bienfaiteurs de la société. C'est ainsi que brillent déjà et brilleront toujours les illustres noms des fondateurs des Séminaires et

Colléges de St. Hyacinthe, Ste. Anne, Joliette, Ste. Thérèse, et des autres qui nous honorent en ce jour par la présence de leurs vénérables représentants. Cette gloire est aussi impérissable qu'elle est inévitable. Elle survit même aux monuments qui en sont le principe. Généreux comme son pays, le Collége réserve déjà votre place dans ses annales. La piété filiale et si constante du vieux Séminaire de Québec envers son noble et apostolique fondateur, Mgr de Laval; la vive reconnaissance du Séminaire de Nicolet à l'endroit du très-illustre Mgr Plessis, l'exemple de Sherbrooke à l'égard de Mgr Racine et celui de Chicoutimi envers Sa Grandeur Mgr l'Archevêque; oui, dis-je, l'exemple de ces maisons trace au Collége de Lévis le programme des hommages qu'il devra à Mgr Déziel.

Terminons par une scène de famille déjà jouée privément, mais dont Nos SS les Evêques et les vénérables confrères aimeront à entendre la répétition. Vous souvient-il, Mgr, que dès son premier jour d'existence, la corporation de votre Collége ne vous choisissait pas seulement pour son premier supérieur, mais elle obtint des autorités religieuse et civile un titre légal, en vertu duquel, nous gardons le privilége de vous réélire comme supérieur jusqu'à la fin de votre vie, et cela partout où vous pourriez être ? Après cinq ans d'heureuse expérience, nous voulons passer ce soir ce Titre Nouvel en présence de bons témoins afin d'assurer au Collége que nous aimons la jouissance exempte de tout trouble de votre salutaire prestige.

Pour mieux sceller notre mutuelle alliance, acceptez, Monseigneur, selon les rites anciens, la tendre victime, déjà frappée, que vous présente le personnel actuel et passé de votre Collége. Ce gage sacré dont le nom commun rappelle qu'il fut *témoin* (martyr) de la foi chrétienne, nous rappellera qu'il fut de nouveau témoin de la foi jurée. Et la victoire (Victor) que proclame son nom propre sera le soutien des jeunes gens de son âge (15 ans) dans les combats de la vie.

RÉPONSE DE MONSEIGNEUR DÉZIEL À L'ADRESSE DU COLLÉGE.

Messieurs,

Je ne saurais vous exprimer combien je suis sensible aux manifestations sympathiques dont je suis l'objet, sous ce toît et dans cette enceinte qui me sont chers à plus d'un titre.

Je regrette avec vous de ne pas y trouver ce cachet tout particulier que nos joyeux enfants savent si bien donner aux réjouissances de la maison. Personne, en effet, n'entre comme eux, avec leur gaîté bruyante, dans l'esprit de nos fêtes intimes, et je pourrais ajouter, que rien ne pénètre au cœur du vieillard comme l'éclat des joies si pures de leurs jeunes cœurs.

Mais en attendant qu'ils viennent bientôt repeupler la solitude autour de nous, laissez-moi vous remercier des sentiments si paternels dont vous êtes animés à leur égard. Vous en parlez avec une tendresse qui me console de

leur absence, parcequ'elle me donne la mesure du dévouement dont s'inspire votre généreux apostolat.

Vous avez dans cette maison, Messieurs, vous dont la mission spéciale est de former le cœur de l'enfant, la tâche la plus délicate et la plus importante à remplir. Cette éducation morale, travail intérieur des âmes, est l'œuvre par excellence du prêtre, et la seule digne de son dévouement. C'est à vous surtout et d'abord, instituteurs de la jeunesse, que s'adressent ces paroles des livres saints : *Da mihi animas, cætera tolle tibi.* Eclairez les esprits pour l'honneur de la science, formez des hommes pour le service de la société, mais gardez les âmes pour Dieu. Et, à cette œuvre toute divine, ni le culte de la science, ni l'exemple de la vertu ne suffisent sans cet amour, ce culte des âmes qui seul élève la vocation de l'institution au rang d'un apostolat.

" Quiconque n'a pas la flamme apostolique, le sentiment paternel au cœur, disait un éminent évêque, qu'il se retire. Il pourra remplir dans la société humaine des fonctions importantes, faire même des œuvres admirables ; mais l'œuvre de l'éducation n'est pas son œuvre. "

Tout est donc grand, noble et important, dans une mission qui se rattache de si près à la destinée terrestre de l'homme et à sa vocation éternelle. Le grand orateur romain disait que le plus grand service qu'on pût rendre à sa patrie était de se dévouer à l'éducation de la jeu-

nesse, et le plus sage des législateurs anciens y appelait ceux-là seuls qui, par leur sagesse et leur science, s'étaient rendus dignes d'occuper les plus hautes magistratures de l'Etat. Mais le christianisme a fait ressortir davantage encore toute l'importance de l'éducation de la jeunesse, en la confiant au dévouement du prêtre le plus éprouvé par la vertu et le plus éclairé par la science.

En voulons-nous une autre preuve, nous la trouvons irrécusable, dans cet instinct si sûr de l'esprit du mal, cherchant ce qui peut servir ses desseins impies. Quel acharnement pour enlever à la famille et au prêtre cette âme de l'enfant, objet de ses ardentes convoitises ! Il ne faut pas se le dissimuler, la grande lutte de l'esprit du mal contre l'esprit du bien, s'engage de nos jours sur le terrain de l'éducation de la jeunesse. L'un veut en prendre possession au nom de Dieu, l'autre s'en empare au nom de l'Etat ; et dans ce combat décisif où se joue l'avenir moral des sociétés, celui-là qui restera maître de l'âme de l'enfant dictera les conditions.

Hâtons-nous donc de prendre position aux avant-postes. Prenons soin surtout d'apporter à cette grande mission, le concours des éléments nécessaires au succès de l'enseignement élevé au rang d'un apostolat : La vertu, la science et le dévouement.

C'est mon plus impérieux comme mon plus agréable devoir, de rendre en cette circonstance, un témoignage public et éclatant à tous ceux

qui, dans cette maison, se sont consacrés à la réalisation de cette belle œuvre que vous venez de couronner, messieurs.

Si le Collége de Lévis a pu traverser sans encombre tant d'obstacles depuis sa fondation, s'il a conquis si vite une place honorable à côté d'autres institutions plus anciennes, c'est qu'il a trouvé dans ses directeurs et ses professeurs la vertu qui édifie, la science qui éclaire, et le dévouement qui féconde.

Le Collége a traversé dans sa courte existence, trois phases bien distinctes, dont la première, comme vous le dites, touche presque au début de ma carrière sacerdotale dans cette paroisse. Modeste à ses débuts, son rôle se borna à réunir sous une seule direction les enfants dispersés dans les écoles où se donnait l'instruction élémentaire. Le succès de cette tentative, grâce au dévouement éclairé des Frères de la Doctrine Chrétienne, révéla de nouveaux besoins ; et c'est alors que le Séminaire de Québec prit le Collége sous sa protection et son égide. Il est permis de croire que l'esprit du fondateur de cette illustre maison inspira leur démarche, car Dieu bénit leur œuvre en lui donnant de ce jour un essor extraordinaire. Les noms de MM. Gonthier, Roussel et Langis, inscrits aux annales de cette maison, rappelleront toujours une des pages les plus brillantes de son histoire. Quelques années après, l'autorité religieuse représentée par l'un des plus dévoués protecteurs de votre Collége, consacra par un acte de sa paternelle sollicitude son existence indépendante, et

couronna tant de faveurs en l'élevant au rang des grandes maisons d'éducation de la Province.

Vous avez dirigé sa marche même au début de cette nouvelle et importante carrière, et vous l'avez fait avec un succès, dont je suis fier de vous féliciter au nom de la religion et de la patrie. Gardez-en pour vous tout l'honneur et tout le mérite. Pour moi le bonheur que j'éprouve à voir se développer, sous votre sage direction, une institution dont l'existence est si chère à mon cœur, est beaucoup plus que la mesure de mon mérite. J'ai donné au Collége mon affection ; c'est tout ce que je pouvais faire, et c'est certainement trop peu pour m'obtenir de partager devant les hommes la gloire de vos travaux, et devant Dieu le mérite de votre dévouement.

J'accepte avec reconnaissance le précieux cadeau que vous voulez bien m'offrir. Mais tout en gardant pour l'hommage de votre généreuse offrande le souvenir du sentiment qui vous anime, veuillez permettre que je confie à la piété de vos enfants cette précieuse relique qu'ils ont ornée avec une si amoureuse prodigalité. Elle restera comme récompense de leur zèle et leur enseignera, par ce glorieux exemple, la pratique des vertus propres à leur âge.

Vint ensuite un morceau de musique, " Cavatine " (Barbier de Séville), Rossini. Solo de " Ballad Horn " par M. H J. McKernan, accompagné sur le piano par M. Hippolyte Bernier.

Vint ensuite un charmant duo par " Ancone " chanté par MM. W. et O. Roy.

M. Alphonse Bernier, élève finissant, parut ensuite sur le théâtre et prononça le discours de circonstance ; le sujet qui avait été choisi était : " L'action directrice de l'Eglise dans l'Education." Voici ce discours :

MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

La réunion si belle et si imposante d'une partie du clergé canadien dans cette maison d'éducation, a donné la pensée de dire quelques mots sur la part vraiment large, prise de tout temps par l'Eglise dans l'éducation des peuples.

Ce sujet ne peut être qu'agréable à celui qui est aujourd'hui l'objet de tant de démonstrations enthousiastes de la part de citoyens dévoués et d'élèves reconnaissants. Car après avoir fondé cette maison d'éducation, Monseigneur Déziel n'a pas cessé un seul instant de veiller à l'enseignement qui s'y donnait, en s'efforçant de le rendre aussi fort que possible.

C'est une question bien intéressante et bien glorieuse pour des catholiques que celle qui nous fait connaître l'action de l'Eglise dans l'éducation des peuples ; elle est glorieuse, vu son actualité, et demontrée à la face des détracteurs de l'Eglise, elle les humilie et les confond. A venir jusqu'à aujourd'hui, l'on avait cru avoir épuisé toutes les injures et toutes les lâches calomnies ; il était permis de croire que les blessures qu'on lui avait prodiguées gratuitement satisferaient la haine des écoles matérialistes ; l'on se trompait. Dernièrement l'on a fait à l'Eglise l'injure la plus cruelle peut-être en l'attaquant dans l'enseignement que ses ministres donnent et ont donné depuis tant de siècles aux diverses générations qui se sont succédées : on lui a enlevé le soin de l'éducation dans les écoles. Sous le souffle glacé de l'athéisme, s'est éteinte cette flamme si pure de la reconnaissance qui devait lier à jamais les peuples à l'Eglise ; et

l'on s'est écrié de toute parts : Guerre à l'enseignement clérical, comme on disait autrefois : Sus à l'ennemi. L'abnégation complète de soi-même, le dévouement sans bornes des ministres de l'Eglise catholique, qui depuis dix-neuf siècles se sont faits les éducateurs et les civilisateurs de l'humanité ; la science que tant d'hommes illustres parmi les nations ont puisée au foyer de l'enseignement catholique, et qui a été la cause qu'ils ont rendu tant de services à leur patrie ; la vigilance du clergé durant la marche du temps à sauvegarder la pureté des langues, les vieilles traditions et la morale publique ; son travail opiniâtre à transcrire ces vieux manuscrits, seuls monuments de l'histoire des temps anciens ; et dans toute l'étendue de l'Europe, ces universités dont l'Eglise a partout posé la pierre angulaire ; en un mot cette civilisation sans égale à laquelle nous sommes arrivés et que nous devons à Eglise ; tant et de si précieux souvenirs sont disparus dans l'ingratitude des peuples, tout cela semble aujourd'hui devoir sombrer dans l'océan immense des turpitudes de nos temps.

L'on avait commencé par dire "l'Etat sans Dieu," aujourd'hui l'on dit : "L'Ecole sans Dieu," c'est-à-dire plus de principes chrétiens, plus de ministres de la religion dans nos chaires, dans nos Universités, dans nos Collèges ; en bannissant l'élément religieux de l'enseignement, on veut en bannir Dieu lui-même, principe de toutes les sciences, celui sans lequel tout n'est, pour me servir de l'expression du grand poète, que

"Labyrinthe sans clef, question sans réponse."

Dire quelle a été l'action de l'Eglise dans l'éducation des peuples, c'est raconter l'histoire de la civilisation, c'est montrer la marche de la science longtemps retenue dans une cellule sous la bure du religieux, loin des bruits du siècle, et s'élançant tout à coup de ce sanctuaire béni à la conquête du monde.

Mais le premier enseignement ne se fait pas dans une chaire ; ce ne sont pas des vérités philosophiques, des problè-

mes sur les sciences naturelles que l'on démontre et que l'on enseigne d'abord, non. Le monde a besoin d'autre chose que de la science; il faut qu'il connaisse les premières vertus sociales, qu'il apprenne à faire taire la voix de ses passions pour écouter celle du devoir. Voyez plutôt : c'est l'époque de l'apparition de la religion du Christ à Rome.

L'empire romain n'est plus qu'un cirque immense, une sanglante arène. Sur les gradins de l'amphithéâtre, se presse autour des empereurs et des proconsuls tout un peuple avide de sang; il a hâte d'entendre les imprécations des condamnés, les rugissements de leur désespoir; il s'attend à voir faiblir la folle opiniâtreté des nouveaux sectateurs du Christ! Etonnante déception! le martyr est là, il prie Dieu pour sa patrie qui blasphème son nom; il prie pour sa prospérité, pour son bonheur, pour la conversion de cette Rome qui le livre à la mort. Aucun blasphème ne sort de sa bouche; et quand la dent du lion va déchirer ses entrailles, c'est une dernière bénédiction que l'on entend.

Univers, prête l'oreille à ce premier enseignement de l'Eglise, c'est celui de la charité. Désormais l'on apprendra le respect pour l'autorité, l'amour et le dévouement pour la patrie.

Lorsque Rome païenne eut vu crouler sa dernière idole sous le souffle de la nouvelle religion, l'étendard de l'Eglise, la croix, brilla sur ses remparts. Rome devint alors comme un foyer lumineux de science, comme une source à laquelle vinrent s'abreuver toutes les nations de l'univers. Evoquez le souvenir de tous les grands génies qui ont, durant le moyen âge, éclairé le monde par leur érudition et qui se sont rendus immortels dans l'histoire des professions libérales, des sciences et des arts, et vous verrez que chacun d'eux doit sa force et sa célébrité aux inspirations puisées aux sources de la ville sainte.

Avez-vous rencontré quelque fois aux enluminures d'un vieux manuscrit, au frontispice d'un de ces incunables si recherchés aujourd'hui, l'image d'un vieux moine assis dans

sa stalle de bois, légèrement penché sur son pupitre ? La gravure est naïve, les hachures sont grossières mais expressives. La main du religieux, son regard, toute son âme sont attachés sur quelques feuilles de parchemin, sur un fragment de roseau aiguisé en pointe ; c'est le frère copiste, Antiquarius ; il a près de lui un manuscrit, unique peut-être, échappé à la destruction ; il est chargé de conserver, de multiplier, de répandre la lumière. Gardons-nous de troubler son recueillement, gardons-nous d'attirer sur ce pauvre congréganiste l'attention des barbares ; les barbares de tous les temps s'obstinent à le proscrire......... Ce frère copiste représente l'action de l'Eglise durant cette période, accumulant pour le moment ses trésors de science afin de les faire briller plus tard, et les préservant ainsi d'un éternel oubli.

Dans l'histoire de la pensée et de la science au moyen âge, deux grandes institutions, deux puissances apparaissent dès les premiers temps. On les voit naître, grandir, s'étendre, féconder toutes les intelligences, élever enfin des monuments qui n'ont pas de modèles dans l'antiquité, et que la postérité ne surpassera pas. Ces deux institutions d'abord confondues, plus tard distinctes l'une de l'autre, furent le couvent et l'école, les monastères et les universités.

L'Eglise, gardienne du trésor de la science, est aussi la gardienne vigilante des vertus.

A mesure que les siècles s'accumulent, à mesure que la civilisation pénètre chez les nations, la sévérité de la discipline religieuse tend à se relâcher. Sous le souffle pestiféré des sectes nouvelles, la foi tend à s'affaiblir.

Après avoir conservé par son travail tous les manuscrits des temps anciens, le monastère voulut conserver aussi pour les faire briller, les vertus ascétiques des premiers chrétiens. Le monastère est un perpétuel souvenir, un perpétuel enseignement pour la génération qui passe. En effet, ce qui sépare, dès le début le monachisme du reste du monde, ce sont ces trois choses : la pauvreté au milieu d'une société qui meurt de son opulence ; la chasteté au milieu d'une so-

ciété qui expire d'orgie; l'obéissance au milieu d'une société qui périt de désordre. Et durant plusieurs siècles, on eut pu y ajouter : l'étude et la science au milieu d'une société ignorante et barbare.

L'historien des moines d'Occident nous engage à prêter l'oreille "au doux et perpétuel murmure de cette fontaine que tout cloître renfermait autrefois ;" oui, c'était là un emblême de la science profonde, de l'intarissable amour, de la prière, et du travail incessant. Elle a coulé pendant des siècles au sein de ces monuments légendaires, au milieu de ces allées de colonnes sculptées, d'arcades romanes ou gothiques, où passaient et repassaient des figures de moines simples, riantes, pures, *angelica hilaritas cum monastica simplicitate*, et, plus d'une fois, de grands génies cachés sous le froc. Elle a coulé pendant des siècles, inondant la France, l'Europe et le monde entier de ses flots bienfaisants. Aujourd'hui, si vous allez méditer sur leurs majestueux débris, cherchez bien sous les pierres renversées, cherchez l'antique fontaine du cloître ; la source vive coule toujours, répandant encore à travers les ruines un peu de verdure et de vie. Emblème toujours éloquent, il atteste au sein même de l'ingratitude de notre temps, la perpétuité du bienfait.

Oh ! qui pourrait raconter l'influence que l'Eglise exerça alors sur la civilisation ! Qui pourrait redire le dévouement sans bornes, et le plus souvent ignoré, de tous ces religieux obscurs, se donnant à la cause de la civilisation avec une ardeur, avec une passion, que le siècle actuel ne peut comprendre ! Qui pourrait compter les millions de ceux qui se sont instruits aux paroles de science de ces prêtres vertueux ! Et ce n'est pas seulement sur le vieux sol de l'Europe que se prodigue l'enseignement de l'Eglise ; non, le zèle apostolique ne connaît pas de limites. Au-delà des océans, bien loin sur des continents à peine connus, il est des hommes, il est des nations encore sauvages ; qui ira les instruire ? Oh ! n'allez pas chercher l'apôtre dans les rangs des savants du peuple ; car là il y a égoïsme. Mais celle

qui a déjà tant fait pour l'humanité, cette mère qui depuis tant de siècles se dévoue pour ses enfants, l'Eglise ! Oh ! ce sera encore elle qui ouvrira les yeux des nouveaux peuples aux lumières de la science ; ce qu'elle a fait, elle le refera encore, afin qu'un jour, lorsqu'on l'accusera dans son enseignement, lorsque l'on accusera ses fidèles, d'être des bornes inutiles dans le chemin de la civilisation, elle dise : Trouvez-moi une seule nation de l'univers que je n'aie moi-même éclairée de mon flambeau, et civilisée par mes enseignements !

Oh quel théâtre glorieux pour le christianisme que le moyen âge ! La croix se promène triomphalement sur tous les continents ; à son passage, ses rayons lumineux percent la barbarie des temps ; c'est un concert unanime de louanges pour l'Architecte sublime de l'univers que l'on entend, à mesure que l'étude des merveilles de la nature frappe le génie des hommes. Enlevez au moyen âge l'influence de l'Eglise, et que vous restera-t-il ? Le monstre hideux de la barbarie. Que serait devenu le pauvre peuple au milieu de petits tyrans se menaçant du haut de leurs tours, et sous le moindre prétexte s'attaquant les uns les autres ? Les plus violentes passions du cœur humain n'auraient rencontré aucun frein ; l'horrible loi du plus fort se serait établie en souveraine. L'Eglise fut un grand pouvoir moral devant lequel se courbèrent toutes les dominations ; elle fut la justice, quand la justice se réduisait au droit du glaive ; vers elle se tournaient les faibles et les opprimés. Une croix, un oratoire, une chapelle, l'image d'un saint, apparaissaient comme autant d'appuis et d'amis, et la cathédrale était comme une patrie dans la patrie.

“ L'action de l'Eglise dans l'éducation, a dit quelque part Poujoulat, a produit une civilisation qui a été la meilleure et la plus grande qui se soit jamais vue sur la terre.” En effet, elle a donné à l'humanité un degré de dignité, de perfection et de bien-être inconnu jusque là. Les maux qui ont précédé les temps chrétiens sont effroyables et universels. L'histoire des empires d'Asie et de l'empire Romain, est

l'histoire du fer appliqué au gouvernement des peuples, et aussi le tableau repoussant de toutes les corruptions. Quelques hommes commandent et jouissent au milieu d'un monde esclave. Les dominateurs asiatiques épuisant les délices de la vie, posaient leur pied sur la tête des nations, et Rome païenne mangeait dans l'oisiveté les dépouilles de l'univers. L'évangile changea les destinées humaines. On se demande ce que serait devenu l'Occident si les barbares qui conquirent l'empire Romain, si les rois francs n'avaient pas rencontré le christianisme pour les adoucir et les transformer. Ils étaient tous féroces, chefs et peuples ; les premières notions que l'Eglise leur donna, furent celles de la douceur, et de la justice. La justice, si difficile à établir, et contre laquelle tant de choses combattaient, la justice premier besoin des nations, fondement des Etats, prenait place à côté de la royauté chrétienne. Cette royauté chrétienne se courba devant les enseignements de l'Église ; elle cessa d'être un joug d'écrasement, et elle devint comme une paternité sociale d'où partaient les redressements et les réparations.

Les institutions catholiques, en se multipliant créaient des centres d'activité morale, des foyers d'étude et de charité ; des écoles se fondaient, de beaux exemples de travail et de vertu étaient donnés au peuple ; les nations dociles s'instruisaient, se civilisaient, quelque chose de nouveau, l'honneur chrétien apparaissait ; c'étaient l'honneur dans ce qu'il a de plus délicat et de plus pur, mélange admirable de droiture, de noblesse et de générosité. Cette fleur du génie chrétien s'appela l'honneur français. Cet honneur s'est perpétué à travers les années, il s'est continué au dix-septième siècle dans ceux qui quittèrent les rives de la Seine, pour venir s'établir sur celles du St. Laurent, et depuis ce jour l'honneur canadien n'a jamais [illegible] aux vieilles traditions de l'honneur français.

Telle a donc été l'influence, l'action directrice de l'Eglise enseignante au moyen-âge ; l'arbre gigantesque de la civilisation qui prit racine en Europe fut sans cesse alimenté aux

sources du christianisme; et maintenant que ses vastes rameaux ombragent l'univers entier, il n'est plus de secrets pour l'homme; l'homme par son génie semble avoir tout pénétré : il a la science! Voyez-le : La science l'entraîne, lui, qui n'est qu'un point et qui n'a qu'une heure aux immensités où se meuvent les mondes, et aux siècles peuplés des générations qui ne sont plus ; elle lui dit des uns leurs phénomènes et leurs lois, des autres leur liberté, leurs passions, leurs vertus, leurs monuments. Armé de son intelligence il a sondé les deux abîmes où il est suspendu, l'abîme de l'espace et l'abîme du temps. Il s'est transporté de l'équateur qui partage la terre, aux pôles qui régissent sa course, et mesuré leur distance. Il a de son regard embrassé le ciel, compté les astres, assujéti à ses calculs leurs influences et leurs relations, visité les profondeurs où ils se perdent, et là même où ses yeux ni ses influences ne pouvaient plus atteindre, ses sublimes pressentiments l'ont encore servi. Et pendant qu'il explorait cet océan privé de rivages, sans quitter le sol étroit qui le retient captif, il arrachait au passé ses plus impénétrables secrets; il évoquait la vie des nécropoles, et, scrutateur des ruines, en faisait jaillir l'humanité disparue, tenant ainsi, d'une main le sceptre de la nature, de l'autre celui de l'histoire, et mêlant la science des actes de l'homme à la science des actes de Dieu.

Mais il arriva un jour que l'homme parvenu à cette cime de la science, fut pris de vertige. C'était l'Eglise qui l'avait par la main conduit à ces hauteurs, qui lui en avait fait gravir chaque dégré; parvenu au sommet, l'orgueil donna le vertige à l'homme; il se crut le roi des rois, parce qu'il était roi de l'univers, et que son esprit comme un aigle puissant planait au-dessus de toutes les difficultés, et sondait les plus mystérieux secrets. Comme autrefois l'ange Lucifer, il se crut un Dieu. Il oublia alors son origine et sa fin, le temps qui l'avait conçu, l'éternité qui le revendiquerait un jour, et se tournant vers là-haut, dans un blasphème dont la nature eut horreur, il s'écria : Ecrasons l'infâme.

De ce jour, l'homme roula d'abîme en abîme, de négation en négation, de blasphème en blasphème ; sa chute fut le signal d'une catastrophe épouvantable où l'on crut assister aux funérailles de l'humanité ; la révolution du dernier siècle engloutit les vieilles traditions, les institutions sociales et religieuses, et précipita l'honneur national dans le tombeau.

Ce qui fait l'homme, c'est l'éducation ; il y puise les principes de sa vie, et l'opiniâtreté naturelle de son caractère fait qu'il change difficilement de doctrine dans la suite. Voulez-vous avoir un mahométant, enseignez lui le Coran ; un disciple de Luther? livrez lui la bible ; donnez à l'homme la philosophie de D'Alembert et de Rousseau, vous aurez le déiste, l'athée, vous aurez au besoin le communard. Voilà le secret de cette conflagration effrayante qui dévora au siècle dernier, honneur, noblesse et religion. On oublia que la religion était le granit qui devait être la base de l'avenir d'une nation ; la génération corrompue qui engendra la révolution n'hésita pas entre la philosophie de l'Eglise et celle des libres-penseurs du temps. Les philosophes qui prétendaient que le christianisme est bon pour le peuple, songeaient à faire de l'irréligion une aristocratie de l'esprit ; mais leurs écrits, à la fois audacieux, frivoles et corrupteurs descendirent plus peut-être, qu'ils n'auraient voulu : en matière de croyance, personne ne se soucie d'être peuple. Sans le mépris pour l'éducation philosophique de l'Eglise, la révolution française, telle qu'elle s'est montrée au monde, n'eut pas été possible. L'abolition de l'enseignement chrétien amena comme une nuit morale dans les régions inférieures du peuple.

Et qui le croirait ! Le sinistre exemple de la révolution Française, ne fait pas trembler la génération de notre siècle ; loin de là, elle veut retirer finalement l'éducation de la jeunesse a l'Eglise, à qui elle appartient de droit, d'après la parole du Sauveur : *Ite, et docete omnes gentes. Ite...* et depuis dix-neuf siècles, l'Eglise est allée, semant de tous côtés les paroles de science ; et aujourd'hui ! quelle étrange

folie a saisi l'esprit humain ! Croit-on que la civilisation de nos temps soit suffisante pour exclure désormais l'action de l'Eglise de l'Education ? Oh ! il ne faudrait pas une bien longue thèse, pour prouver, que aujourd'hui peut-être plus que durant les dix-neuf siècles qui viennent de s'écouler, l'Eglise doit se faire institutrice, et enseigner non pas seulement aux classes pauvres et abandonnées, mais aussi et surtout à ceux qui tiennent dans leurs mains le sceptre des nations, les premiers éléments de l'équité et de l'honneur. Quel siècle que le nôtre ! Jamais dans l'histoire on n'en a vu de plus malheureux, et aussi de plus farouche dans ses malheurs. Il voit tout crouler autour de lui ; ce ne sont pas des institutions seulement qui s'ensevelissent sous leurs débris, ce sont des nations entières qui se suicident elles-mêmes. La couronne sur le front du monarque, ne ceint plus que le front d'une future victime ; l'autorité n'est plus qu'un fantôme entre les mains des premiers venus de tous les pays, la justice n'est plus libre, elle est devenue l'esclave des gouvernements dégradés et despotiques. Et bien, dans ces convulsions où se roulent les nations, où chercher un remède à tant de maux ? Qui donnera aux nations une autorité, et à l'autorité le respect ? Qui ramènera le bien-être dans les rangs du peuple, la paix, la confiance, et l'espérance dans les destinées des empires ?

Deux écoles se partagent le monde, l'une est celle qui a pour maître Jésus-Christ ; elle a été l'institutrice et la civilisatrice du monde entier ; l'autre est l'école républicaine dont le mot d'ordre est : négation, et qui porte écrit sur son drapeau les noms de panthéisme, matérialisme, positivisme, et autres. C'est cette dernière qui gouverne aujourd'hui en souveraine en France, en Allemagne, en Italie. La situation morale de ces pays est aujourd'hui connue ; ils furent heureux lorsqu'ils se sont conformés aux préceptes de la philosophie chrétienne ; maintenant, il n'y a plus ni paix, ni sécurité, les gouvernements sont sans foi, sans honneur, et sont les jouets du suffrage universel, ce monstre sorti des égouts de la révolution. Voilà donc l'œuvre de l'école républicaine ou matérialiste.

Nous assistons à une lutte immense, entre l'éducation chrétienne et l'éducation matérialiste, entre le catholicisme et le matérialisme ; d'un côté, c'est un beau mouvement religieux, de l'autre, un épouvantable effort pour ramener les sociétés à la barbarie. Le mal ne pardonne pas au bien d'avoir grandi et de s'être étendu de toutes parts, il ramasse toutes ses forces, appelle à lui tous ses auxiliaires et fait explosion. C'est par la presse et par les livres qu'il poursuit son dessein. On obscurcit, on fauche, on déracine. C'est une entreprise de dévastation dans le champ de l'intelligence et dans le domaine de la foi.

Placez au sein d'une société naissante l'homme tel que le matérialisme nous le donne : quelle sera sa puissance civilisatrice? Que l'on nous dise par quels enseignements et quels principes les mœurs seraient adoucies, les caractères farouches domptés, les malheureux secourus, les faibles protégés! Il faut que l'on nous fasse connaître comment s'y prendrait le matérialisme, pour rappeler leurs devoirs aux dominateurs, et pour condamner les abus de la force. Il faut parler aux oppresseurs au nom de quelqu'un qui soit plus grand qu'eux et qui puisse les atteindre : ce quelqu'un c'est Dieu et ne peut être que Dieu. Une parole au nom de Jésus-Christ, dite par un pauvre prêtre, faisait tomber les armes des mains d'un tyran ou mettait un terme à des souffrances ; quel homme en dehors du sacerdoce catholique, aurait osé signaler les actes injustes, et déclarer les droits sacrés de la faiblesse et du malheur ? Quelle belle figure aurait faite le matérialisme en face des maîtres de la vieille Europe ! Il se serait tu, il aurait subi la servitude, il y serait resté. Civilisation matérialiste, sont deux mots qui se contredisent ; celui-ci exclut celui-là. Si le matérialisme, a dit J. de Maistre, eut présidé à l'enfantement des sociétés, il n'y aurait pas eu de société, mais un vaste établissement de la barbarie.

A ceux qui diront que l'éducation de l'Eglise était chose bonne pour les vieux siècles, que maintenant elle est devenue inutile, et que le matérialisme doit la remplacer pour con-

tinuer glorieusement les destinées des nations, je répondrai : si le matérialisme constitue la vérité, pourquoi n'aurait-il pas fait merveille au berceau de notre histoire ? La vérité peut recevoir des développements sur la terre, mais, quand elle est la vérité, elle porte des fruits heureux chez tous les peuples et dans tous les temps. Et si, il y a mille ans, il y a cinq cents ans, il n'aurait pu être que le père de la barbarie, le matérialisme ne produirait rien autre chose aujourd'hui.

Les nations, comme toutes les choses humaines, subsistent en vertu des principes qui les ont fondées ; les principes chrétiens ont été la base granitique sur laquelle les nations se sont établies ; si on les enlève, tout croulera. Aberration étrange, que de vouloir se passer de l'enseignement de l'Eglise, lorsqu'on lui doit tout ! Démence incroyable que de vouloir, par voie d'impiété, imprimer la durée à des Etats qui ont eu la piété pour fondement !

En face de ce mal qui va sans cesse croissant, l'Eglise a redoublé d'énergie. Convaincue que le grand moyen de rémédier au mal de notre siècle c'était de veiller à l'enseignement quelle donnait, elle a résolu de combattre avec une arme puissante, celle devant laquelle toute erreur s'écroule : la philosophie. L'accord de la raison avec la foi, c'est désormais, et plus que jamais le grand cri de ralliement des théologiens et des philosophes chrétiens. A venir jusqu'à ces derniers temps, les différentes universités catholiques suivaient différents systèmes philosophiques. Aujourd'hui, Rome vient de proclamer solennellement patron de toutes les académies, universités et écoles catholiques, celui de qui le Seigneur a dit lui-même : *Bene scripsisti de me* : St. Thomas d'Aquin.

Bien que l'Eglise approuve chacun des auteurs scolastiques, il n'y a que Saint Thomas dont elle recommande instamment la doctrine, non seulement comme exempte de tout soupçon d'erreur, mais comme véridique, et parce qu'elle est la voie la plus sûre pour arriver à la vérité ; celui qui s'en écarte est par cela même suspect d'erreur,

et celui qui s'y attache est certain de ne pas se tromper. C'est un bouclier impénétrable et divin que le chef de l'Eglise catholique vient de donner à tous les fidèles, et dont ceux-ci se serviront pour repousser glorieusement tous les traits des hérétiques.

Certes, ce n'est pas à moi de faire l'éloge de Saint Thomas d'Aquin ; c'est à ceux qui en ont fait une étude spéciale. Mais il est une parole qui m'est toujours restée dans la mémoire ; quoique cette parole soit sacrilège, elle me donne une idée de ce que doivent être la philosophie et la théologie de St. Thomas. Cette parole prononcée par la bouche d'un hérétique, était celle-ci : Enlevez St. Thomas, et c'en est fait de l'Eglise. Nous pouvons répondre à cette parole : Non, l'existence de l'Eglise ne dépend pas de St. Thomas, puisqu'elle repose sur la parole même de Jésus-Christ ; mais nous disons : Que l'on prenne la philosophie de St. Thomas et qu'on la lise... et c'en est fait de toutes les erreurs et de toutes les hérésies.

La doctrine de St. Thomas s'est établie avec d'autant plus de solidité, qu'elle a été plus vivement attaquée, semblable au marbre, qui se polit quand on le frappe. De là cette locution proverbiale : *La doctrine de St. Thomas doit plus à ses ennemis qu'à ses amis.* Elle tire en effet sa dignité de l'admiration de ceux-ci, mais les attaques des autres ont fait connaître sa solidité, et lui ont donné de l'éclat. Enfin la philosophie de St. Thomas a perfectionné la science théologique ; elle l'a enrichie d'une forme qui lui avait manqué jusque là ; elle a jeté une grande lumière sur les points obscurs ; et quand cette science ne s'appuyait que sur des autorités, et manquait de raisons, elle l'a éclaircie par une foule d'arguments, et elle l'a fait atteindre à son apogée de gloire et de perfection.

La philosophie actuelle est rebelle à la foi, la philosophie scolastique l'assujettira. Certes, c'est un beau champ de gloire qui s'offre aux regards de ceux à qui il a été dit : *Ite et docete omnes gentes !* Les difficultés sont immenses, et le mal a déjà implanté son drapeau dans l'intelli-

gence des hommes. Mais le génie sacerdotal qui est celui de l'amour, de la charité et de la science, n'a jamais faibli devant aucun obstacle. Et puis, la Providence ne permettra jamais, que dix-neuf siècles de dévouement sans borne, de la part de l'Eglise à la cause de l'éducation et de la civilisation de l'humanité, aboutissent à ce nihilisme caractéristique qu'on appelle la libre-pensée. Ce que l'Eglise a fait pour vaincre la barbarie des peuples lorsqu'ils n'étaient encore qu'à l'état sauvage, elle le fera encore pour anéantir la barbarie intellectuelle de nos temps.

Et un jour, espérons-le, dans un suprême concert de reconnaissance envers l'Eglise, les peuples de tout l'univers s'écrieront : ......*et euntes, docuerunt omnes gentes.*

Comme l'heure avançait trop rapidement, l'on abrégea le programme, et la séance se termina par une cantate composée en l'honneur de Monseigneur Déziel par M. G. McNeil, quant à la partie musicale et par M. Nap. Legendre quant aux paroles. Paroles et musique font honneur aux talents de ces deux messieurs déjà si favorablement connus.

Force fut alors à l'assemblée de se disperser en regrettant la rapidité du temps.

C'est que d'autres amusements d'un genre différent attendaient le public enthousiasmé.

L'on allait assister à l'un des plus beaux feux d'artifice auquel il est permis d'assister. Le mérite de ce feu d'artifice revient tout entier, au révd. Messire Vallée, prêtre du collége, qui y avait consacré à peu près toutes ses vacances.

L'on estime ce feu d'artifice à une valeur d'au-delà de $1,000, et l'on peut dire que ce ne

fut pas la partie la moins brillante sous tous rapports de la splendide démonstration publique de ce jour.

Pendant plus d'une heure des milliers de spectateurs furent tenus sous le charme des différentes pièces qui furent offertes à leurs regards et qui furent exécutées avec autant de succès qu'elles avaient été préparées avec habileté et bon goût.

L'ILLUMINATION.

Mais pendant qu'on se livrait tout entier à un spectacle aussi attrayant, partout dans les différents quartiers de la ville, sous le toit de chaque domicile l'on préparait en silence les détails d'une illumination générale qui était au nombre des articles du programme. Tout-à-coup le canon donne le signal, et voilà que la ville entière, jaillit comme par enchantement du milieu de l'obscurité profonde qui l'enveloppait, pour apparaître brillante et étincelante des feux les plus vifs et des couleurs les plus variées.

Toute la ville fut illuminée, et l'on remarqua même que des citoyens appartenant à des origines étrangères s'empressèrent de rendre leur demeure aussi brillante que possible, en prenant eux aussi une part active à l'illumination générale. Ce fait de délicate courtoisie fait honneur à ces messieurs et témoignent de l'estime et de la popularité dont jouit, à juste titre celui qui en était l'objet. Les principaux édifices publics étaient resplendissants de lumière ; on admirait surtout l'église catholique, le presby-

tère, le collège, le couvent des sœurs de la Charité, l'Hospice de St. Joseph de la Délivrance et autres.

Des inscriptions multipliées et toutes adaptées à la circonstance, des ornements tout à fait riches et variés attiraient l'attention des promeneurs qui se comptaient par milliers dans les rues bruyantes et joyeuses de la ville. Tous les citoyens rivalisaient de zèle pour rendre la démonstration aussi imposante que possible, et l'on remarquait chez quelques-uns une somme de travail, dans ce but, tout à fait étonnant.

Trois corps de musique parcouraient les places publiques et les principales rues ; plusieurs pièces de canon se faisaient entendre de temps à autre et par leurs détonations ajoutaient encore au grandiose de la démonstration. L'illumination de Lévis avait attiré sur la Terrasse Frontenac à Québec une foule compacte qui ne pouvait se lasser d'admirer le coup d'œil offert dans ce moment par la ville sœur. Enfin cette partie de la fête fut une des plus splendides et des mieux réussies.

MESSE SOLENNELLE.

A neuf heures, le clergé réuni au presbytère se mettait en marche précédé du corps de musique de Lévis pour se rendre à l'église. A la fin de la procession, venaient : Monseigneur Cazeau, Messeigneurs Langevin et Laflèche, et enfin Monseigneur Taschereau. Une foule immense encombrait l'église. Les décorations étaient ravissantes de beauté. L'autel chargé des plus

beaux ornements, étincelait sous les rayons de lumières, qui venaient se refléter sur les tentures aux couleurs variées. Au-dessus de l'autel, se balançait une couronne de fleurs d'or d'où s'échappaient des festons de guirlandes et de feuilles d'or venant se rattacher aux murs de chaque côté du sanctuaire. Les colonnes étaient ornées de guirlandes de verdure ; entre les colonnes étaient suspendus de magnifiques drapeaux, portant des inscriptions appropriées à la grande fête du jour, et des couronnes au nombre de cinquante. Voici les inscriptions :

" Tu es sacerdos in æternum. "

" Corona dignitatis senectus. "

" Gaudium meum et corona mea filii carissimi. "

" Posui verba mea in ore tuo. "

" Quæcumque mandavero tibi loqueris ad eos. "

" Fuit autem Dominus cum Joseph. "

" Circum illum corona fratrum et omnes filii Aaron in gloriâ suâ. "

" Domine dilexi decorem domus tuæ. "

" In reliquo reposita est mihi corona justitiæ. "

" Sanctificavit annorum quinquaquegesimum, ipse est enim jubileus. "

" Dabo tibi coronam vitæ. "

" Lætabitur ergo in choro, juvenes et senes. "

" Bonum certamen certavi, cursum consumavi, fidem servavi. "

" Jubila Israel, lætare. "

L'orgue était touché par M. Hébert, et le chœur était sous la direction de M. G. McNeil. Monsieur l'abbé G. Fraser, du Séminaire de Québec, dirigeait le second chœur de chantres. On chanta la messe royale harmonisée.

Monseigneur Déziel chanta la messe, assisté des révérends messieurs A. Déziel et Philippe Beaulieu. M L. Brassard, était en chape près de l'autel.

Inutile de dire que cette messe a été solennelle et imposante ; ce concours extraordinaire de membres du clergé, tous ces évêques que la ville de Lévis n'avait pas coutume de voir réunis dans son temple, ces ornements si somptueux et si brillants, ce mélange de drapeaux, de couronnes, de fleurs, et à l'autel, ce digne et vénérable pasteur, dont le front resplendissant de la majesté du sacerdoce, resplendissait encore sous la majesté des années, tout cela pénétrait l'âme profondément, et nous faisait vivement sentir toute la solennité du sacrifice qui s'accomplissait sur l'autel. C'est bien durant ce temps qu'on eut pu dire :

Est-ce un Dieu qui vient sur la terre,
Est-ce un mortel qui monte aux cieux ?

Le chant a été admirable ; la musique qu'on y a exécutée a été des plus belles ; l'habile organiste de l'église de Notre-Dame peut, à juste titre, se féliciter d'un succès complet. Parmi les différents morceaux chantés à l'orgue, on a surtout admiré le *Quid retribuam* de Lambillotte, si bien approprié à la circonstance.

Après toute une vie remplie de bénédictions, ce cri de la reconnaissance s'échappait comme de lui-même : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi !*

A l'issue de la messe, Monseigneur Taschereau se rendit à l'autel, où un siége venait de lui être préparé, et Monseigneur Déziel et M. L. Brassard, vinrent renouveler à genoux, au successeur de Monseigneur Sinaï, à la face de l'Eglise représentée par l'Archevêque de Québec, l'acte de consécration de leur vie au service de Jésus-Christ. Aussitôt la consécration terminée, le chœur entonna le *Te Deum*, ce chant de la reconnaissance ; ce fut un des moments les plus beaux, comme des plus imposants.

A la fin du *Te Deum*, l'on chanta le grand hymne national : *O Canada !* Cet hymne porte un caractère tout à fait religieux ; chanté ainsi, par un chœur de cent vingt voix, dans l'église, et dans un jour d'universelle reconnaissance, il a soulevé l'enthousiasme.

Sa Grâce Mgr Taschereau avait été chargé du soin de faire le sermon de circonstance.

Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir re-

produire le texte de l'admirable sermon, qu'a prononcé Monseigneur l'Archevêque à cette messe. Nous essayerons cependant de donner un aperçu aussi exact que possible des principales pensées qu'il a développées.

" Omnis pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in eis qui sunt ad Deum. "

Tout prêtre est choisi d'entre les hommes, et il est établi par Dieu pour ce qui regarde les affaires des hommes avec Dieu. (Héb. V. I.)

MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

En voyant cette vaste église remplie d'une aussi grande foule, en apercevant la joie sur tous les visages, des décorations dont la beauté égale la profusion, dans un jour non consacré aux fêtes de l'église, je me demande pourquoi cet empressement, pourquoi ce chœur rempli de l'élite de notre clergé ? C'est que l'on célèbre le cinquantième anniversaire de prêtrise du pasteur de la ville de Lévis, Mgr Déziel. Pour comprendre la grandeur et l'importance de cette fête il faut remonter plus haut. St. Paul nous a donné le secret de cette fête.

Il y a cinquante ans, dans l'église de St. Jean-Baptiste de Nicolet, deux jeunes diacres se présentaient devant Monseigneur Sinaï, de sainte mémoire, et demandaient à être admis dans l'ordre sacré de la prêtrise. L'Eglise par la bouche de son représentant, demanda au prêtre assistant : Sont-ils dignes d'être promus au Sacerdoce ? Autant que ma faiblesse humaine a pu me le faire comprendre, ils en sont dignes, répondit l'assistant. Alors le pontife imposa les mains sur les deux jeunes diacres à genoux ; et quand tous deux se relevèrent, ils étaient prêtres, prêtres pour l'éternité De ces nouveaux ministres de l'Eglise, l'un est celui que Lévis possède depuis trente-sept ans comme pasteur, l'autre est M. Brassard que vous voyez revêtu

d'une chape, près de l'autel. A la cérémonie si imposante de la première messe du jeune prêtre, il y a un grand déploiement de magnificence ; le chant du *Te Deum* monte vers le Ciel, pour rendre grâces à Dieu d'un événement qui portera bonheur à la terre. Après cinquante années passées dans la vie sacerdotale, l'Eglise veut qu'il y ait encore réjouissance ; car l'honneur que reçoit alors le vénérable patriarche rejaillit sur l'Eglise entière.

Etudions presque mot-à-mot ce texte du grand apôtre ; " Tout prêtre est choisi d'entre les hommes." *Omnis pontifex ex hominibus assumptus.* Dans l'ordre de la nature, rien ne se fait sans la volonté de la Providence. Pas un cheveu ne tombe de la tête de l'homme, sans l'ordre de Dieu. Quand une feuille tombe de son arbre, dans une forêt solitaire, la volonté de Dieu est là, qui dit à la feuille de se détacher de son arbre. Ce qui est vrai dans l'ordre naturel, est vrai aussi dans l'ordre surnaturel. Tout est reglé dans la Providence de Dieu. De toute éternité, Dieu a choisi ces deux prêtres ; et de toute éternité aussi, il leur a préparé les grâces nécessaires pour exercer le Saint Ministère. Dieu en effet ne veut pas les choses à moitié ; et comme ce redoutable ministère exige de grandes grâces, il les prépare à ceux qu'il choisit.

Notre Seigneur disait : " Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis."

L'apôtre St. Paul : " Je vous ai choisis, pour que vous fussiez à moi." Et dans le livre d'Isaïe : " afin que vous m'appartinssiez." St. Paul dit encore : "... Afin que nous fussions saints et immaculés."

Mais avant que Dieu manifeste clairement sa volonté au jeune homme prédestiné, voyez par quelles phases admirables il le fait passer. De même que le soleil lorsqu'il se lève, ne paraît pas dans toute sa splendeur, mais est précédé d'une aurore, d'une lumière croissante, de même dans le cœur de l'adolescent, appelé de Dieu, se developpent peu-à-peu, et croissent insensiblement les sentiments et les dispositions qui doivent le préparer à sa

sublime mission. Il frappe d'abord aux portes de la science; celle-ci enrichit son intelligence et son cœur, et l'imprègne de connaissances sérieuses et nécessaires. Dans ce sanctuaire retiré où le jeune homme puise des connaissances, il commence à entendre plus distinctement, cette voix intérieure, qui l'invite à élever son cœur vers le maître du monde, à bannir de son esprit les choses frivoles, et à réfléchir sur le néant de l'homme, et sur l'éternité des choses divines. Cette voix continue à lui parler de plus en plus fort, elle le pousse enfin à venir demander à son évêque la faveur de se consacrer au Seigneur, pour le servir et l'aimer durant toute sa vie. L'évêque alors fait passer le nouveau Samuel par une série d'épreuves; trois années d'étude, de réflexion, et de prière, le prédisposent à entrer dans cet ordre sacré de la prêtrise. C'est durant ce temps qu'il se forme à la science difficile de la conduite des âmes.

L'Eglise, comme une mère sage et prudente le prend par la main et l'introduit pas à pas dans le sanctuaire pour lui en faire mieux comprendre la beauté et la sainteté. Dès le premier jour elle lui demande s'il veut se donner à Dieu. En recevant la tonsure il prononce ces paroles: "Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice: vous êtes, Seigneur, celui qui doit me rendre mon héritage." Cette consécration, vous l'entendrez tantôt répéter par chacun d'eux. Malgré mon indignité, je représenterai en ce moment Jésus-Christ et sa sainte Eglise pour recevoir en leur nom cette nouvelle consécration. En leur nom aussi je donnerai le baiser de paix et je saluerai ces dignes ministres de Jésus-Christ, prêtres pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech.

" Le prêtre est choisi de Dieu"; est-ce du milieu des anges et des archanges? Non, le prêtre est choisi " du milieu des hommes." Mais qu'est-ce donc que l'homme, O Dieu! pour que vous mettiez sur ses épaules, un ministère si redoutable? Le prêtre est choisi parmi les hommes ... qu'il soit semblable à Jésus-Christ. Car, dit l'apôtre, ...otre Seigneur n'a pas pris la nature des anges, mais il

s'est fait homme, afin qu'ayant éprouvé nos misères, son cœur pût compatir à toutes nos douleurs. *Ut misericors fieret*, comme dit St. Paul. Le prêtre est donc choisi d'entre les hommes, afin qu'il ait compassion de ses semblables, et qu'il exerce en leur faveur cette miséricorde dont il a besoin tout le premier.

La sublime dignité du prêtre ne saurait lui donner le vertige de l'orgueil. Et si jamais, il était tenté par l'orgueil, il trouverait dans la pensée de son néant des armes pour repousser la tentation. St. Paul qui avait été ravi au troisième ciel, s'humiliait et s'anéantissait devant les combats que l'ange de Satan lui livrait; les passions qui bouillonnaient dans son cœur comme un volcan lui faisaient désirer de mourir pour en être délivré. Isaïe dit que les plus grands peuples de la terre, sont aux yeux de Dieu comme une petite goutte d'eau dont on ne fait aucun cas, comme un grain de poussière qui ne pèse pas dans la balance ; enfin, ajoute-t-il, ils sont devant Dieu, comme un néant, *quasi non sint*. Quand l'homme réfléchissant sur ce qu'il est, voit que tout ce qu'il a, vient de Dieu, et quand, comme prêtre, il réfléchit sur la grande responsabilité qui pèse sur lui, Oh ! croyez-moi, il ne saurait s'enorgueillir ; le sentiment de son néant est l'arme la plus puissante contre cette passion.

" Il est établi pour les hommes afin de traiter les affaires des hommes avec Dieu." Le sacerdoce est semblable à cette échelle qu'avait vue Jacob dans un songe ; il touche à la terre, car il s'exerce parmi les hommes ; et il pénètre dans les cieux, car Jésus-Christ en occupe le sommet ; c'est lui qui dit : *Ite et docete omnes gentes*. Les prêtres sont les anges qui descendent et montent continuellement le long de cette échelle mystérieuse. Dociles à sa voix ils vont où Dieu les envoie ; leur parole est puissante ; ils renversent les idoles, et refoulent le torrent des monstruosités qui recouvraient la face de la terre. Ils consolent les douleurs physiques et morales ; ils ont un baume pour toutes les plaies. Le prêtre est l'ambassadeur de Dieu auprès des hommes. Quand un pauvre a besoin de consolations, le prêtre accourt auprès

de lui. Sa parole autorisée achève ce que la voix intérieure de la grâce avait commencé, et à un moment donné, le malheureux pécheur dit : *Pater, peccavi !* Le prêtre l'encourage doucement, il entend le récit de ses misères, et quand tout est prêt, il exerce son ministère ; il dit : " Je vous absous. Ce pardon que vous implorez, je vous l'accorde." Cette sentence de miséricorde est ratifiée dans le Ciel, d'après ces paroles de Jésus-Christ : " Ce que vous aurez délié sur la terre, sera délié au ciel.

Le prêtre est aussi l'ambassadeur des hommes auprès de Dieu. Il remonte vers le trône de l'Eternel, il expose nos misères et nos demandes, offre nos hommages et notre reconnaissance. Il a en mains la victime qui seule peut suppléer à notre faiblesse et à notre néant. Car l'essence du sacerdoce consiste dans le pouvoir d'offrir le saint Sacrifice.

Notre Seigneur qui avait pratiqué la plus grande pauvreté dans sa naissance et dans sa vie, voulut entourer de richesse et de magnificence l'institution de l'Eucharistie et de l'Ordre. Sachant, dit l'apôtre St. Jean, que son père lui avait remis toute puissance, il s'abaisse devant ses apôtres pour leur laver les pieds. Comme pour proportionner l'avenir de cette puissance avec la grandeur de l'acte qu'il va faire, il se recueille et en même temps il honore ceux à qui il va conférer le plus grand et le plus divin de tous les pouvoirs. Il ordonne ses apôtres en leur disant : " Faites ceci en mémoire de moi. "

Le sacerdoce, dit un saint docteur, s'exerce sur la terre ; mais, aux yeux de la foi, qu'il est grand et sublime ! Là, autour de l'autel sont les anges ravis d'admiration et s'anéantissant dans l'adoration. Là est la victime qui efface les péchés du monde. Là est le pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech, à la fois victime et sacrificateur par la bouche de son prêtre.

Telle est donc la sublime mission du prêtre.

Je vois par votre empressement à assister à cette fête, et par la magnificence que vous déployez, mes chers frères,

que vous avez compris la grandeur de cette solennité. Plus que personne, vous devez prendre part à cette joie de la sainte Eglise, et vous unir aux hymnes de la reconnaissance. De toute éternité Dieu qui avait choisi et appelé votre vénéré pasteur, avait prévu et voulu que son ministère s'exerçât au milieu de vous; il a prévu et voulu qu'il créât cette ville, qu'il érigeât cette église, ce collége et ce couvent, ornements de la ville de Lévis; qu'il fût le fondateur de cet hospice, où les consolations de toutes sortes sont prodiguées aux affligés. Rendez donc grâces à Dieu pour tant de bienfaits; appelez sur votre digne pasteur les meilleures bénédictions du ciel; demandez à Dieu qu'il vous conserve encore longtemps ce prêtre qui a passé cinquante années de sa vie à combattre vaillamment pour l'honneur de son nom et pour son Eglise. Soyez fidèles à ses enseignements, et un jour, pasteurs et brebis se réuniront dans le ciel non plus pour un moment, mais pour toute une éternité de joie et de reconnaissance.

ADRESSE PRÉSENTÉE A MONSEIGNEUR JOSEPH-DAVID DÉZIEL,

Camérier Secret de Sa Sainteté Léon XIII, Curé de Notre-Dame de Lévis.

MONSEIGNEUR,

Les citoyens de cette ville et de cette paroisse sont heureux de venir les premiers déposer à vos pieds le tribut de leurs hommages et de leurs félicitations, en ce jour mémorable qui marque l'année jubilaire de votre sacerdoce.

Il est juste, en effet, que ceux-là qui ont été l'occasion, l'objet et les témoins des travaux apostoliques qui ont rempli cette longue et

laborieuse carrière d'un demi-siècle, où chacun a eu tour à tour sa part de votre paternelle sollicitude, soient au premier rang de ceux que le glorieux anniversaire réunit autour de vous.

Bien des événements ont marqué le cours des années écoulées depuis ce premier jour de votre vie sacerdotale, bien des existences ont passé devant vous, bien des dévouements ont occupé votre cœur, bien des sollicitudes ont partagé votre âme, et cependant, nous pouvons le dire avec vérité, ici au milieu de nous, s'est concentrée toute l'ardeur de votre zèle, s'est usée la vigueur de vos années, s'est dépensée votre riche et féconde existence. Votre vie nous appartient ; vos œuvres sont à nous.

D'autres pourront dire ce dont le clergé a bénéficié par votre puissant concours, et ce que l'église de Québec doit à vos lumières ; mais votre zèle apostolique, votre esprit de charité, nul plus que nous ne peut en publier le témoignage. L'histoire d'ailleurs, en est écrite en caractères ineffaçables à chaque phase du progrès matériel comme du développement moral et intellectuel de cette paroisse, dans ces monuments de foi et de charité qui font l'orgueil et l'ornement de notre ville naissante.

Un jour, la vieille cité de Champlain vit avec étonnement se dresser, au niveau de son promontoire, un superbe édifice, surmonté d'un clocher et d'une croix. C'était une église en effet, mais au milieu de la solitude qui l'entourait, on cherchait en vain les fidèles qu'elle devait abriter. Peu à peu cependant, et par

enchantement, on vit sortir de cette solitude toute une famille qui se groupa à son ombre et sous son aile ; on lui vit arriver de tous côtés, comme à cette Jérusalem figurative dont l'admirable fécondité étonnait le prophète "des enfants qu'en son sein elle n'avait point portés." Et de ce groupe hétérogène d'enfants qui n'avaient connu ni le même berceau, ni la même mère, se forma une seule famille unie de cœurs, d'aspirations et de sentiments.

Voici toute une génération à former, à instruire et à éclairer. Il faut que Dieu souffle à un homme le génie des grandes œuvres et l'esprit des illustres fondateurs dont les noms brillent aux pages glorieuses de notre histoire ; il devra unir la rapidité de conception à la sûreté d'exécution, il devra être à la fois, inspirateur, créateur et continuateur ; car ici naître, développer et grandir doit être l'œuvre d'un même jour. Et voilà que le souffle qui avait fait surgir le temple et peuplé la solitude, couvre ces hauteurs de superbes monuments où la jeunesse cherche un asile pour protéger son innocence, où la science, coulant de sa source divine, féconde les esprits, où la charité, fille du ciel, descend d'en haut, pour secourir et consoler.

Et pendant ce temps-là, sous la même impulsion, le développement matériel marche de pair avec le progrès intellectuel et moral. L'industrie naît et prospère, de nouveaux débouchés s'ouvrent au commerce et les relations extérieures se multiplient, répandant ainsi le bien être dans toutes les classes, comme pour mon-

trer que l'exploitation des ressources de la nature, l'agrandissement des cités, l'industrie laborieuse et féconde de l'homme, entrent dans les desseins de Dieu et l'action de sa divine providence.

Mais bientôt l'étroite enceinte déborde ; la jeune épouse devenue mère ne suffit plus à abriter sous ses ailes tous ses enfants. Et c'est alors qu'elle voit s'élever à ses côtés, née de son souffle et de son amour, une fille belle comme elle, et riche comme elle de fécondité, d'espérance et d'avenir.

Ce clocher dont la flèche dominait fièrement les hauteurs solitaires de Notre-Dame compte à peine trente ans d'existence, et déjà la vieille cité peut voir se dresser devant elle une rivale redoutable, qui a droit à sa part d'héritage et la réclame, à qui elle sera forcée de céder bientôt la moitié de son patrimoine séculaire.

Voilà l'histoire d'une génération ! Voilà l'œuvre d'un sacerdoce, celui que Dieu couronne aujourd'hui dans l'allégresse de son peuple, le vôtre, Monseigneur !

L'Ecriture Sainte rapporte que le prophète Samuel, à la fin d'une longue carrière consacrée au service de Dieu et de son peuple, assembla un jour Israël à Galgala pour lui rendre compte de sa judicature.

Là, le peuple proclama publiquement que Samuel avait fait le bien pendant sa vie et qu'il avait jugé suivant la loi de Moïse et l'esprit de Dieu. Et l'Ecriture ajoute que, pour établir l'autorité de celui qui l'avait envoyé, Samuel fit

devant eux des prodiges et fit tomber la pluie des nuées pour féconder la terre d'Israël.

Dieu n'a-t-il pas voulu, Monseigneur, dans ce glorieux jour qu'il nous réservait, faire briller aussi, par un solennel témoignage, votre mérite et sa gloire, vos vertus et ses bienfaits ?

Quel est celui qui, en voyant les grandes choses opérées par vous pour le bien-être matériel et spirituel des fidèles confiés à vos soins, refusera de reconnaitre que vous avez rempli une sainte, noble et grande mission ? Qui méconnaitra la main de Dieu dans les œuvres importantes et nombreuses qui ont rempli les cinquante années de votre existence sacerdotale ? Qui dira que vous n'y avez pas mis tout votre dévouement, toute votre vie, toute votre âme ?

Déjà, devançant les vœux les plus ardents de nos cœurs, le Souverain Pontife a rendu un hommage public à votre longue et utile carrière, en vous élevant au rang de dignitaire ecclésiastique, éclatant témoignage où brille l'admirable perfection de la société catholique, dans laquelle le chef de cette grande famille de deux cents millions de fidèles peut discerner, sur ce coin isolé de ses vastes domaines spirituels, l'humble prêtre qui cache soigneusement sous son manteau d'humilité les œuvres que fait naitre et grandir le souffle de sa charité évangélique.

Permettez, Monseigneur, qu'à côté de cette couronne d'honneur, les fidèles de cette paroisse que vous avez le droit d'appeler vos enfants et qui s'honorent de ce titre, placent aujourd'hui sur votre tête une couronne, couronne d'amour

et de reconnaissance qui ne déparera pas le front blanchi du plus aimé des pasteurs et du meilleur des pères !

Mais au-dessus de tous ces témoignages, il y a celui qui éclate dans la fécondité même de votre dévouement sacerdotal. Car la fécondité est la plus belle et la plus glorieuse récompense du sacrifice ; c'est la monnaie courante du ciel, depuis que le plus grand des dévouements a racheté le plus grand des crimes.

Puisse Dieu vous donner de voir le couronnement de toutes vos œuvres, en vous conservant longtemps à celles qui ont besoin de votre sollicitude. Puisse-t-il prolonger cette longue et heureuse vieillesse qui fait l'ornement de votre vie et le bonheur de vos paroissiens.

RÉPONSE

En me présentant cette adresse, vous vous montrez fidèles aux traditions de générosité qui vous ont toujours distingués. Vous figurez au premier rang formé de ceux qui viennent féliciter leur pasteur des longues années de vie et d ministère que le bon Dieu lui a accordées. Vous invoquez notre longue intimité de près de vingt-sept ans, plus de la moitié du cycle jubilaire, pour faire valoir votre droit de préséance. Et ce droit vous appartient. Mais si, comme vous le dites, il est juste que vous formiez ainsi l'avant-garde, n'est-il pas également juste que moi, qui ai toujours eu une si large part de votre piété fidèle, qui ai été édifié si souvent par les vertus et le dévouement de mes ouailles bien-

aimées, j'accorde à mon tour à la plus belle et à la plus chère portion de mon troupeau le premier témoignage public de mon amour paternel, les prémices de ma reconnaissance ? Oui, chers paroissiens, " ma vie vous appartient, mes œuvres sont à vous" et comment hésiterais-je à me donner tout à vous, moi qui suis votre débiteur pour le peu de bien que Dieu a voulu faire par mon entremise ? Comment ne serais-je pas à vous ? Chaque sacrement que je vous ai administré est un lien de parenté spirituelle qui m'unit plus étroitement à chacun d'entre vous. Les œuvres du saint ministère que j'ai exercé parmi vous sont comme autant de pulsations de ma vie sacerdotale. N'allez donc pas croire que cette vie s'est lassée. Non, elle s'est fortifiée au contraire, comme les membres de l'athlète, à qui l'exercice donne la souplesse et la vivacité.

Le tribut d'éloges que vous me décernez dépasse de beaucoup mon humble mérite. Qu'ai-je donné, en effet, que je n'aie pas reçu ? Le tout m'est échu dans un endroit trop fertile, la part de mon héritage est trop belle pour que je ne rapporte pas à la divine Providence toute la gloire du travail que j'ai accompli. Un prêtre, placé par Dieu dans une paroisse comme Notre-Dame de Lévis, ne devrait-il pas ressembler à cet arbre planté au bord des eaux courantes ? À ses pieds coulent les eaux fécondantes de la grâce qui communiquent la vie à toutes les œuvres. Pourquoi donc s'étonner s'il donne son fruit au temps opportun, et si le soleil de justice fait prospérer toutes ses œuvres ?

Un jour, dites-vous, Québec se réveilla tout étonné de voir briller sur la rive voisine la croix d'un clocher. Le grain de senevé de cette nouvelle fondation est devenu un arbre gigantesque sous les rameaux duquel viennent s'abriter de nombreuses générations. La solitude a tressailli d'allégresse et elle a fleuri comme un lis. La maison de Dieu, placée sur le sommet des collines, a attiré à elle toutes nations. Ce fait n'a pourtant rien d'étonnant pour qui connait l'histoire de l'Eglise Catholique. C'est la croix, en effet, qui a marqué le berceau de toutes les grandes villes du Nouveau-Monde. Elle est l'étendard de la civilisation, le gage d'une prospérité stable et le point de ralliement des peuples, depuis la mort de celui qui a dit : " Et moi, quand j'aurai été élevé sur la croix, j'attirerai tout à moi. "

Le Livre des Rois raconte en termes magnifiques la construction du temple que Solomon éleva au vrai Dieu dans Jérusalem la Sainte Cet édifice, le plus riche qui ait jamais orné la face de la terre, fut érigé en peu de temps, grâce à la générosité du roi de Tyr, qui fournit le bois des cèdres du Liban, grâce à la diligence des ouvriers qui sous la conduite d'Adoniram, abattirent ces arbres impérissables, grâce aux largesses de la reine de Saba, et à la rapidité des vaisseaux qui revinrent chargés de l'or d'Ophir. S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, cette page de la Bible ne rappelle-t-elle pas dans une certaine mesure, l'histoire de l'érection de l'église de Lévis et des institutions que l'on y rencontre ?

Cette église, élevée sur un roc solitaire, mais dont la fermeté semble reproduire celle de l'Eglise universelle, cette église, comment a-t-elle pu surgir ainsi du désert toute rayonnante de fécondité et de vie ? Comment sont venus se grouper autour du foyer de la lumière et de la force, ces asiles où la jeunesse puise les leçons de la science et de la vertu, où la vieillesse et l'infirmité prient et espèrent en attendant le jour de la délivrance ? Ces monuments ne sont-ils pas dus au zèle des ouvriers qui ont travaillé de concert avec leur chef de manœuvre, sous la direction du Christ, vrai Salomon de la Nouvelle Loi ? Oui, le temple de Lévis a trouvé, lui aussi, des Hiram et des reines de Saba pour apporter à sa construction les richesses des pays lointains. Il a vu se renouveler ces merveilles de foi et de générosité qui sont la gloire du moyen-âge. Le génie créateur dont vous parlez, et qui est nécessaire pour la réalisation des grands projets, c'est le souffle de l'Esprit Saint qui, inspirant à l'âme des fidèles le zèle de la maison de Dieu, leur a fait faire des prodiges de dévouement et de charité. A vous donc, après Dieu, et non pas à moi, la gloire de ces monuments qui immortaliseront Lévis. Un grand orateur catholique disait récemment que le chevalier de Lévis ne s'était jamais laissé vaincre en bravoure, et moi je dis que les fils de Lévis ne se laissent jamais vaincre en générosité.

Je ne suis pas, croyez-m'en, mes chers paroissiens, le Samuel qui, après sa longue judi-

cature, reçoit la solennelle approbation de ses œuvres. Je vous prie de me regarder comme un serviteur inutile, qui n'a fait que ce qu'il devait faire. Loin donc de me glorifier des œuvres que Dieu a voulu faire par mon ministère, je veux écouter en tremblant la parole de mon divin maître : "Je ne veux pas me réjouir de toutes ces œuvres dues à sa puissance, mais de ce que mon nom sera écrit dans les cieux." C'est la grâce que j'espère obtenir de sa miséricorde par l'entremise de vos ferventes prières.

Vous terminez par une gracieuse allusion à la dignité que le Souverain Pontife a bien voulu confier au plus indigne de ses prêtres. Vous croyez bon de voir dans cette distinction la récompense du mérite. Vous le croyez, et je vous remercie de votre bonne opinion. Mais permettez-moi de vous donner une autre interprétation à l'acte de Sa Sainteté. Quelquefois, pour ranimer l'ardeur d'un guerrier qui a blanchi sous le harnais, le souverain lui confie un grade dont l'éclat réveille le feu de ses années, dont la responsabilité donne un nouvel élan à sa vigueur ralentie. Il compte par là utiliser les dernières forces du vieux combattant. Le vicaire de Jésus-Christ a jeté les yeux sur son humble serviteur ; il l'a fait chevalier de l'Eglise militante. Priez donc, chers paroissiens pour que je réponde aux vues de mon Chef et de mon Roi, priez pour que je comprenne tout le sens de cette dévise digne des grands héros : *Noblesse oblige.* Priez pour que

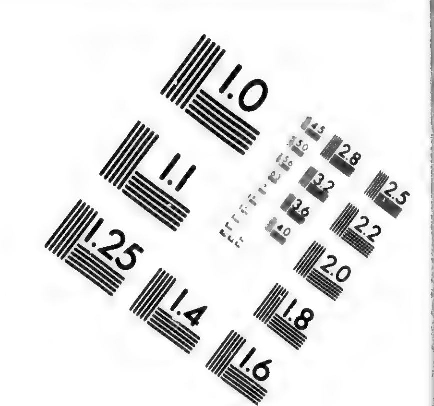
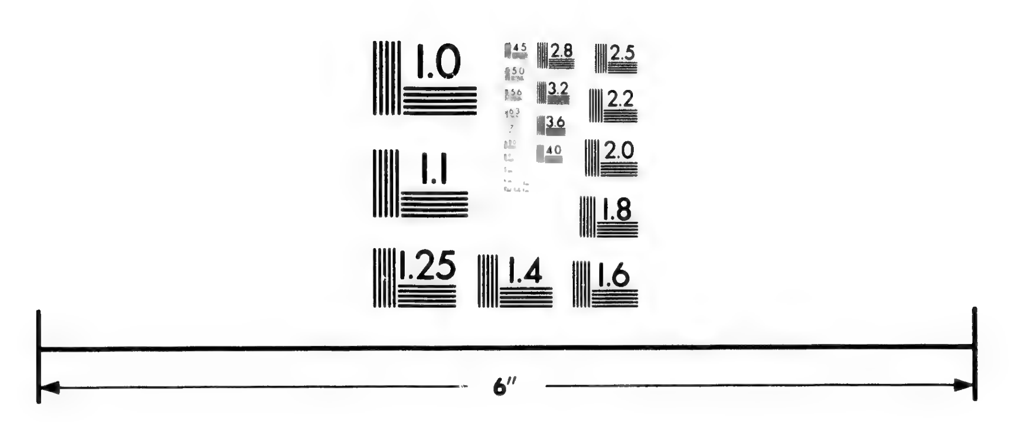


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





je sois toujours fidèle au drapeau de mon chef et que je meure les armes à la main pour la sainte cause de l'Eglise.

ADRESSE DES PAROISSIENS DE ST. JOSEPH

A Monseigneur J. D. Déziel, prêtre, Camérier de Sa Sainteté Léon XIII, ancien curé de Saint-Joseph (Lévis).

MONSEIGNEUR,

La paroisse de St. Joseph de Lévis réclame, en ce moment, l'insigne faveur de mêler sa voix au concert de louanges et de reconnaissance qui s'élève de toutes parts à l'occasion de votre Jubilé Sacerdotal.

Au commencement d'octobre 1843 la paroisse de St. Joseph de la Pointe-Lévis, voyait arriver son jeune et vigoureux curé...... Vous veniez alors, Monseigneur, docile à la voix du premier Pasteur du diocèse, former un nouvel anneau à cette longue chaîne de pasteurs, commencée il y aura bientôt deux siècles, dans cette antique paroisse, la mère de plusieurs autres ; — vous veniez succéder à ces hommes apostoliques et distingués dont l'histoire a conservé les noms avec un religieux respect ; les Boucher, Larue, Mersereau, Youville, Berthiaume, Masse, Angers, enfin Monsieur le Grand-Vicaire Poiré que nous sommes heureux de saluer en ce beau jour de fête.

Depuis 1843, St. Joseph fut donc le théâtre de votre zèle et de vos travaux. Pendant une période de neuf ans, vos paroissiens eurent sous les yeux le modèle accompli du bon prêtre, du fidèle dispensateur des dons de Dieu, tel que le décrit le grand apôtre quand il dit : " Mais pour vous, ô homme de Dieu, suivez la justice, la piété, la foi, la charité, la patience, la douceur."

Le bon prêtre n'est-il pas le plus beau présent que le Ciel puisse faire à la terre ? Car il apparait ici-bas comme une image vivante, comme le reflet de Celui qui est passé sur la terre en faisant le bien. C'est ainsi, Monseigneur, que vos anciens paroissiens ont pu signaler votre passage au milieu d'eux. Vous avez travaillé comme un vaillant soldat du Christ. Imitant le divin Sauveur dont vous étiez le ministre fidèle, vous êtes passé parmi nous, consolant, bénissant et soulageant toutes les misères...... Que de fatigues imposées pour répondre aux besoins religieux d'une paroisse aussi étendue, aussi populeuse que l'était alors la nôtre ! Cependant votre cœur généreux comprenait tous les besoins ; votre zèle immense embrassait toutes les œuvres qui regardent le bien de la Religion : votre sollicitude pastorale était sans borne. En un mot, vous avez mis en pratique les paroles de l'Apôtre qui vous révèlent le sublime de la charité : " Pour ce qui est de moi, je donnerai volontiers tout ce que j'ai et me donnerai encore moi-même pour le salut de vos âmes."

Lorsque le Rév. Messire Routhier, d'heureuse

mémoire, vous eut remplacé dans le champ que vous aviez arrosé de vos sueurs, nous vous avons suivi avec affection dans cette nouvelle partie de la vigne du Seigneur, où vous avez travaillé depuis ; nous avons vu avec un légitime orgueil le développement que la jeune ville de Lévis prenait chaque année sous la main habile qui la dirige. Nous l'avons vu, et nous nous en sommes réjouis ! !...

En effet, une mère ne sent-elle pas son cœur tressaillir en voyant sa fille devenir Reine !......

Tant de vertus. tant de charité et de dévouement ont attiré l'attention du Père commun des fidèles qui a bien voulu vous conférer la dignité de la Prélature romaine.

Cette nouvelle, Monseigneur, a été accueillie avec joie, non seulement par vos paroissiens actuels de Lévis, mais encore par les anciens de St. Joseph ; et nous sommes heureux de trouver une circonstance aussi solennelle pour vous l'exprimer.

Après cinquante années passées à procurer la gloire de Dieu et à travailler au service du prochain,vous nous apparaissez en ce beau jour, Monseigneur, le front ceint d'une triple couronne; la couronne de la vieillesse, la couronne de la vertu, et la couronne d'or du sacerdoce.

Aussi, le cœur pénétré de reconnaissance pour tous les bienfaits reçus de votre part, vos anciens paroissiens de St. Joseph ont-ils adressé au Divin Cœur les plus ferventes prières en ce jour, pour le prier de conserver bien longtemps encore une existence aussi précieuse, et de vous

préparer, lorsque vous aurez terminé votre carrière terrestre, une demeure dans les tabernacles éternels.

Comme gage de notre affection et de notre reconnaissance, nous vous prions de vouloir bien accepter le petit cadeau qui accompagne la présente, et de ne pas oublier au saint sacrifice vos anciens paroissiens de St. Joseph.

RÉPONSE À L'ADRESSE DE ST. JOSEPH.

Bons paroissiens de St. Joseph,

Les souvenirs que vous évoquez dans votre bienveillante adresse, me reportent bien loin en arrière, à une époque de ma carrière sacerdotale que je me rappelle avec beaucoup de bonheur.

Ce fut un grand honneur pour moi d'être appelé, en 1843, à la direction spirituelle d'une paroisse qui avait compté, parmi ses pasteurs, tant d'hommes éminents par la science et par la foi. St. Joseph comptait, en effet, parmi les plus anciennes paroisses du diocèse, et Dieu avait semblé bénir les travaux apostoliques de ses premiers pasteurs en perpétuant, dans leurs successeurs, l'exemple des vertus sacerdotales et du dévouement au salut des âmes. Elle avait fourni au clergé toute une génération de saints prêtres, dont plusieurs brillent encore aujourd'hui au premier rang de l'épiscopat et du clergé ; et elle avait vu se former autour d'elle, à mesure que son enceinte se resserrait,

plusieurs établissements dont l'Eglise de Québec suivait les progrès avec un légitime orgueil.

Je trouvai donc chez vous, en acceptant la direction de vos âmes, une population éclairée sur ses devoirs, docile aux traditions de foi et de piété dont elle avait reçu le précieux dépôt. Votre zèle et votre bienveillance achevèrent d'alléger le pesant fardeau imposé à mon inexpérience. Et voilà comment, sans effort et sans mérite, j'ai pu former un faible anneau à cette longue chaîne si glorieusement continuée depuis par le regretté M. Routhier, d'illustre mémoire, dont les talents et les vertus revivent aujourd'hui dans votre digne curé.

Je vous suis bien reconnaissant, mes chers anciens paroissiens, du bon souvenir que vous avez gardé de l'exercice de mon ministère au milieu de vous. Vos paroles font l'éloge de votre bon cœur, et les sentiments si religieux et si chrétiens par lesquels se traduit votre affection pour le plus humble de vos pasteurs, sont pour moi une source de bien douces consolations.

Pour ma part, en venant ici prendre charge d'autres âmes, j'ai continué à suivre, avec le plus vif intérêt, la marche progressive de votre belle paroisse. J'ai été heureux de la noble rivalité qui s'est établie entre votre population et celle de Lévis pour leur progrès matériel respectif. Et j'ai constaté surtout avec bonheur que cette généreuse émulation, s'étendant à l'ordre intellectuel et moral, avait donné naissance chez vous à ces belles institutions qui

rivalisent avec celles des grandes villes, et qui produisent tant de bien pour l'intelligence et l'âme de vos enfants. Ne séparez jamais ces deux ordres de choses ; le progrès matériel et le progrès moral. Car c'est dans leur double développement que se trouvent pour les peuples, les conditions les plus favorables de stabilité.

Vous parlez de mes vertus, et il vous convient, en effet, à vous qui voyez tout avec les regards de la charité, de parler ainsi de mes imperfections. Mais que suis-je, que sommes-nous, faibles et ignorantes créatures, pour mettre la main à l'œuvre d'un Maître souverain et parfait ? Rien que d'indignes sacrificateurs qui avons besoin, comme dit l'apôtre, pour nos péchés d'abord, du sang de la Victime que nous offrons chaque jour en holocauste ! " Nous sommes, dans toute notre imperfection," les coopérateurs de Dieu ; vous êtes le champ qu'il cultive. Or, ni celui qui plante n'est quelque chose, ni celui qui arrose, mais celui qui donne la croissance, Dieu." " Et le jour du Seigneur mettra en lumière l'œuvre de chacun, et celui-là seul dont l'ouvrage demeurera, recevra son salaire."

Cinquante ans de sacerdoce ! O que cette *couronne de vieillesse* pèse au front du prêtre, quand se lève le jour où il doit rendre compte de son administration à ce Dieu si jaloux du bonheur des âmes qu'il a rachetées ! Que d'actions à peser dans la balance de l'éternelle justice ! Que d'œuvres à livrer au jugement de Celui " qui

ne voit pas, comme l'homme, seulement les choses qui paraissent, mais qui scrute le fond des cœurs."

Une pensée seulement me console et m'encourage, et c'est celle qui termine votre touchante adresse. Vous y parlez des ferventes prières que vous adressez pour moi, aux pieds de l'autel du Sacré-Cœur de Jésus. Oh! permettez-moi, avant de me séparer de vous, de vous féliciter d'avoir mis en honneur, dans votre belle paroisse, cette dévotion si belle et si touchante. Vous avez élevé là un sanctuaire qui fait honneur à votre foi et qui fait la consolation de tous ceux qui s'intéressent au bonheur de vos âmes. Devant cette image sacrée, puissant étendard de la milice chrétienne dans les jours de rudes combats que nous traversons, au pied de cet autel, où brille dans toute sa splendeur, l'éternelle victoire de la miséricorde sur la justice, priez souvent pour les pasteurs de vos âmes, car ils auront, à cause de vous, des comptes sérieux à rendre à l'éternelle Justice.

Pour moi, si, pendant mon séjour au milieu de vous, j'ai pu faire quelque bien à vos âmes, que j'ai aimées, Dieu m'en est témoin, ce sera la plus belle reconnaissance que vous pourrez m'en exprimer devant Dieu, en même temps que mon plus précieux témoignage aux jours de sa miséricorde.

ADRESSE DES PAROISSIENS DE ST. DAVID DE L'AUBE RIVIÈRE ET DE ST. TÉLESPHORE.

A Mgr J. D. Déziel, curé de Notre-Dame de Lévis.

Monseigneur,

Chez les peuples anciens, nous dit-on, les pionniers qui partaient pour fonder une colonie, prenaient le feu sacré sur le principal autel de la patrie qu'ils quittaient ; puis l'emportant sur leur navire, ils allaient en perpétuer la flamme au lieu qu'ils avaient choisi pour leur nouvelle demeure. Le pontife qui avait présidé à la cérémonie se rendait au rivage pour saluer une dernière fois ceux qu'il regardait encore comme ses enfants et les accompagnait de ses vœux les plus sincères.

Il était réservé à votre longue carrière sacerdotale, Monseigneur, de voir se renouveler une scène semblable. Vous y avez été non seulement le témoin attendri, mais le principal auteur et l'organisateur entreprenant.

N'est-ce pas vous, en effet, qui avez créé, auprès de notre ville de Lévis, deux nouveaux foyers destinés à répandre au sein de nombreuses familles les lumières de notre sainte religion ? Oui, en ce jour mille fois béni, nous sommes fiers de venir vous redire que votre nom sera inséparablement uni aux origines de St. David de l'Aube Rivière et de St. Télesphore. Héritier de celui qui a dit : "Je suis venu pour jeter le feu sur la terre, et, que désiré-je, sinon qu'il s'allume," quand votre zèle,

malgré son ardeur, a craint de ne pouvoir s'étendre aux populations qui s'accroissaient, vous avez demandé de nouveaux ouvriers pour fournir aux âmes de nouvelles demeures. Vous avez béni leurs premiers efforts, vous les avez encouragés de votre éloquente parole, et vous avez appelé de tous vos vœux le succès de leur œuvre patriotique et religieuse.

Quel bonheur pour nous, Monseigneur, de voir que la Providence vous ménage de longues années et vous permette de voir grandir et prospérer votre œuvre ! Vous avez compté sur nous et sur les bénédictions du ciel ; votre espérance inébranlable n'a pas été trompée. Déjà St. David de l'Aube Rivière a raison d'être fier de son église. L'avenir lui paraît plein d'assurance et de promesses. Viendra le jour, et vous le verrez, Monseigneur, viendra le jour où le culte se déploiera chez nous avec une pompe que ne dédaignerait peut être pas notre mère église, celle de votre excellente ville de Lévis.

Il est écrit, Monseigneur, " que les enfants des enfants sont la couronne des vieillards." Oh ! en ce beau jour de vos noces d'or sacerdotales, comme nous désirons que cette parole ait en nous quelque chose de sa réalisation ! Nous sommes les enfants de vos enfants : oserons-nous croire que nous serons votre couronne, lorsque nous voyons votre front déjà ceint d'une auréole de tant de mérites ? Du moins, Mgr, vous nous permettrez de vous le dire que nous nous réjouissons cordialement des hommages

qui vous sont rendus en ce jour, comme nous avons applaudi aux félicitations qui vous ont été adressées lorsque le Souverain Pontife a consacré vos éminents services par le titre si bien mérité de Camérier secret de Sa Sainteté.

Tous ensemble nous formons des souhaits de bonheur pour votre personne, et Dieu ne saurait être sourd à ce concert qui part de toutes les âmes et de tous les cœurs.

St. David de l'Aube Rivière,
1er septembre 1880.

REPONSE À L'ADRESSE DES PAROISSIENS DE ST. DAVID ET DE ST. TÉLESPHORE.

Je vous remercie, bons paroissiens de St. David et de St. Télesphore, de la part que vous venez prendre à cette fête, si féconde pour moi en touchantes émotions.

Parmi les consolations que la divine miséricorde me réservait pour ce jour, l'expression de vos sentiments affectueux devait compter pour une large part.

Votre présence ici, en effet, éveille en mon cœur tout un monde de souvenirs. Vous êtes l'enfant qu'une dure nécessité a obligé de quitter le foyer trop étroit de la famille, emportant avec lui la moitié de l'affection paternelle. Et, en vous revoyant sous ce toit qui fut longtemps le vôtre, je songe aux liens qui vous ont unis, au bonheur de nos relations passées et à l'amertume de la séparation. Car elle fut bien sensible pour l'âme de votre pasteur cette séparation que m'imposa l'intérêt de vos âmes.

Je voyais arriver le jour où l'extension toujours croissante de Notre Dame ne me permettrait plus de travailler efficacement au salut de vos âmes. Le développement rapide de la population aux extrémités de la paroisse, rendant le ministère de votre pasteur inefficace pour vous, il fallut pourvoir autrement à vos besoins spirituels, et je crus que je pouvais compter suffisamment sur votre esprit de sacrifice pour marquer chez vous l'enceinte d'une nouvelle paroisse. Mon attente n'a pas été trompée ; généreusement secondés d'ailleurs par les citoyens de cette ville, vous vous êtes mis à l'œuvre avec un zèle digne de tout éloge, et quelques mois à peine ont suffi pour réaliser le vœu exprimé par vos pasteurs. Croyez bien, mes chers anciens paroissiens, que la bonne volonté dont vous avez fait preuve m'ont amplement dédommagé pour ma part des sacrifices et des fatigues que nécessite toujours l'établissement d'une paroisse importante comme la vôtre.

Vous êtes fiers de votre église et vous avez raison, mes chers amis. Rien de plus légitime que cet orgueil. Vous avez consacré à l'ornementation de ce beau temple une généreuse part des biens matériels que vous tenez de Dieu. Ne le regrettez pas. Salomon, ce roi aussi grand par sa sagesse que par sa puissance, jugea que tous les trésors et toutes les richesses de son royaume n'étaient pas de trop pour orner le temple que sa piété avait élevé à Dieu, et dont il fut dit que " ce n'était pas le Ciel, mais que c'était bien ce qu'il y avait de plus beau

sous le Ciel." Aussi Dieu, pour récompenser sa foi, lui dit : " Fils de David, j'ai exaucé ta prière, et j'ai choisi le temple que tu as bâti pour en faire ma maison de sacrifice ; mes yeux seront ouverts et mes oreilles attentives à la prière de celui qui m'invoquera en ce lieu......"

Et pourtant le temple de Jérusalem ne devait recevoir que l'arche d'alliance, tandis que nos temples chrétiens sont la demeure même du Fils de Dieu, Celui en qui le Père a mis toutes ses complaisances. Aussi la promesse faite au grand roi est-elle écrite sur tous nos tabernacles, où Jésus-Christ invite les hommes comme à la source de toutes grâces. C'est là que vous irez chercher, tous les jours, comme prix de votre zèle pour la maison de Dieu, la consolation, la paix de l'âme et tous les autres biens spirituels que les trésors de la terre ne peuvent donner.

L'allusion que vous faites à l'honneur dont j'ai été l'objet de la part du Souverain-Pontife, me fournit l'occasion de vous remercier solennellement, avec tous les citoyens de Notre-Dame, du concours généreux que vous m'avez prêté dans l'exercice de mon ministère au milieu de vous. Tout ce que nous voyons est l'œuvre de votre générosité et de votre foi. Mon mérite a consisté à vous exprimer quelquefois un désir et à disposer ensuite des ressources généreuses que vous mettiez à ma disposition pour sa réalisation. C'est vous-même, c'est votre dévouement aux œuvres de charité, c'est votre foi que le Souverain Pontife a voulu récompenser. Cette couronne vous appartient,

prenez-en tout l'honneur comme vous en avez payé tout le prix.

J'accepte avec reconnaissance les souhaits de bonheur que vous faites pour moi, et j'appelle sur vous en retour les plus abondantes bénédictions du ciel. Vous aurez toujours, bons paroissiens de St. David, une large part de mon affection, car les liens qui nous ont unis sont indissolubles comme le sont tous les liens formés par les relations des âmes, lorsqu'elles ont l'éternité pour but et Dieu pour objet.

ADRESSE DES PAROISSIENS DE ST. PIERRE LES BECQUETS.

A l'Illustrissime et Révérendissime Seigneur Joseph David Déziel, Camérier Secret de Sa Sainteté Léon XIII, curé de Notre-Dame de Lévis.

MONSEIGNEUR,

Les paroissiens de St. Pierre les Becquets et de Ste. Sophie de Lévrard, qui ont eu le bonheur de vivre pendant quelques années sous votre direction, désirent prendre part au concert de louange qui s'élève aujourd'hui de toute part en votre honneur.

Ces deux paroisses, quoique séparées aujourd'hui, n'ont qu'un cœur pour reconnaître les bienfaits que vous leur avez prodigués pendant le temps trop court que vous avez passé à St. Pierre les Becquets.

Soyez persuadé, Monseigneur, que les trente-

sept années qui se sont écoulées depuis votre départ n'ont pu effacer le souvenir des instructions solides et touchantes que vous avez données, et que l'on aime encore à se rappeler.

Les vieillards disent encore à leurs enfants ce que vous faisiez, Monseigneur, pour le bien de la paroisse, le dévouement que vous avez toujours montré, les bons exemples que vous avez donnés, et c'est toujours avec bonheur qu'ils rappellent ces précieux souvenirs d'un temps qu'ils ont trouvé bien trop court.

Aujourd'hui, Monseigneur, ils ont confiance que vous leur avez conservé une place dans votre cœur, et c'est avec cette espérance qu'ils osent s'unir à vos heureux paroissiens de Notre-Dame de Lévis, pour vous féliciter des cinquante années de sacerdoce qui vous ont mérité le respect et l'admiration de tous ceux qui vous connaissent dans le pays, et les titres glorieux dont les Souverains Pontifes récompensent les services éminents rendus à l'Eglise.

Ils espèrent aussi, Monseigneur, que vous voudrez bien accepter un petit gage de leur affection et de leur reconnaissance, et que vous voudrez bien vous souvenir d'eux lorsque vous vous servirez de ce Missel.

Enfin, Monseigneur, ils vous prient d'accepter les vœux qu'ils forment, afin qu'il plaise au Seigneur de vous accorder encore des jours longs et heureux.

St. Pierre les Becquets, 1er septembre 1880.

RÉPONSE A L'ADRESSE DES PAROISSIENS DE ST. PIERRE LES BECQUETS ET DE STE. SOPHIE DE LIVRARD.

Mes chers paroissiens de St. Pierre et de Ste. Sophie,

Que je suis heureux de vous revoir après tant d'années de séparation ! Combien vos bonnes paroles me réjouissent, me rappelant, comme elles le font, les premières années de ma carrière sacerdotale ! Comme tout vous a prospéré depuis mon départ ! La population de votre paroisse s'est tellement accrue, qu'aujourd'hui, vous vous présentez accompagnés d'une paroisse sœur, belle comme la vôtre, et riche des mêmes vertus. Je ne sais pas qui de vous ou de moi doit avoir le plus de plaisir à se rappeler les jours d'autrefois. J'ai goûté au milieu de vous beaucoup de consolations ; la simplicité de vos mœurs franchement canadiennes, et la promptitude avec laquelle, vous suiviez en tout point, les conseils que vous dictait ma sollicitude, m'ont fait trouver bien court le temps que j'ai passé parmi vous. Aussi les trente-sept années qui m'en séparent n'ont pu en effacer de mon cœur le précieux souvenir.

Que ces bons vieillards, qui se plaisent à me rappeler à leurs enfants et à leurs petits-enfants, n'oublient pas ce qu'ils ont fait eux-mêmes pour faire fleurir et fructifier le germe que j'ai déposé dans leurs âmes. Zélés et bienveillants coopérateurs de mes travaux, qu'ils se rendent le témoignage qu'ils m'ont toujours secondé,

et qu'ils espèrent du ciel la récompense de leur bonne volonté.

Vous me priez de me servir quelquefois du beau missel dont vous me faites cadeau à l'occasion de mes noces d'or. J'ai déjà devancé votre désir en y lisant aujourd'hui même la messe d'actions de grâces que j'ai offerte au Seigneur. Je ne puis que louer le pieux stratagème par lequel vous vous assurez un souvenir au très-Saint-Sacrifice.

Vous me souhaitez en terminant des jours longs et heureux ! Eh bien, mes chers anciens paroissiens, je vous dirai qu'à mon âge, on ne peut guère attendre de longs jours. Toutefois, j'espère encore des jours heureux, dans la jouissance des grâces que le Seigneur m'accorde, et du souvenir de tous ces témoignages d'attachement que je reçois aujourd'hui de mes chers enfants.

Permettez qu'à mon tour, je forme les vœux les plus ardents pour votre prospérité temporelle, et surtout pour votre avancement dans la pratique des vertus, sous la direction si habile du zélé pasteur de vos âmes.

A SON EXCELLENCE, MONSEIGNEUR JOSEPH DAVID DÉZIEL,

Camérier secret de Sa Sainteté Léon XIII.

MONSEIGNEUR,

Les paroissiens de Saint-Joseph de Maskinongé, pénétrés de respect pour vous et pour

tout ce qui vous concerne, et remplis d'admiration pour vos œuvres, glorieuses à la religion et au pays, sollicitent respectueusement la permission, en ce jour de fête et d'allégresse, de s'unir aux heureux paroissiens de Notre-Dame de Lévis, qui se pressent autour de leur vénéré pasteur, pour vous présenter, avec leurs souhaits et leurs vœux empressés, l'hommage de leur affection, de leur reconnaissance et de leurs sentiments les meilleurs.

Les anciens paroissiens de Maskinongé se rappellent encore avec bonheur et redisent à leurs enfants les œuvres de votre zèle, vos incessants labeurs et les jours heureux que vous avez passés au milieu d'eux, au début de votre carrière sacerdotale. D'autres voix plus autorisées et plus éloquentes ont déjà proclamé avec amour vos mérites, vos vertus, vos travaux, vos soins paternels ; mais les paroissiens de Maskinongé, comme tous ceux qui ont eu le bonheur de se presser sous votre égide tutélaire, repassent dans le silence, et avec gratitude, vénéré pasteur, les ressources de votre généreux dévouement, de votre sollicitude constante ; et, en vous offrant aujourd'hui les vœux sincères de leurs cœurs, ils demandent ardemment au ciel de prolonger encore votre fructueuse et sainte carrière.

La reconnaissance des paroissiens de Maskinongé vous est acquise, Monseigneur ; leurs vœux ardents, leur respectueux estime, leurs souvenirs doux et vifs, s'unissent avec bonheur au magnifique concert de tous ceux qui célè-

brent avec tant d'empressement vos noces d'or. Le temps qui s'est écoulé depuis votre entrée dans la carrière sainte, n'a fait que fortifier dans leurs cœurs les sentiments qu'ils expriment, et les rendre plus vifs.

Veuille le ciel entendre leurs prières en ce jour joyeux et mémorable, qui rappelle à tous, vos travaux pour l'Eglise, et le souvenir de vos bienfaits, envers tous ceux qui vous ont été confiés, pendant les belles et fructueuses années de votre saint ministère. Et lorsque vous offrirez le précieux calice, ils attendent de votre charité, que vous daignerez encore, vénérable Pasteur, murmurer le nom d'une paroisse, où se trouvent encore tant de familles reconnaissantes qui prient le Pontife éternel, de vous conserver longtemps, à l'amour de tant de cœurs dévoués et affectueux.

Monseigneur Déziel répondit à cette adresse avec un rare bonheur. Il passa en revue chacun des points qui y étaient indiqués, et remercia ses anciens paroissiens de Maskinongé des sentiments de reconnaissance et d'affection qu'ils avaient voulu y exprimer d'une manière aussi gracieuse et aussi touchante.

Il ne manqua pas non plus de leur offrir ses plus sincères remercîments pour le magnifique Breviaire qu'ils avaient eu la générosité de lui présenter dans cette circonstance solennelle, les assurant que leur don ne s'effacerait jamais de son souvenir.

Une salve de plusieurs coups de canon, accompagnait chaque adresse. Lorsque la dernière eut été lue, le clergé se dirigea vers le collége, où un splendide banquet lui avait été préparé par les citoyens de Lévis.

LE DINER.

La salle du festin avait été magnifiquement décorée, par les sœurs de la charité, toujours si habiles à préparer les décorations. Drapeaux, guirlandes, inscriptions, rien n'y manquait; au nombre des inscriptions, on remarquait les suivantes :

“ Domus Levi benedicite Domino. ”

“ Qui vocatis multis amicorum turbis ad convivium fecit nuptias. ”

“ Vivat Dominus meus David in æternum. ”

“ Honora personam senis. ”

“ Venerunt quoque et seniores. ”

“ Fecit ei convivium magnum Levi in domo suâ. ”

Le diner fut joyeux. Les convives piqués par l'aiguillon de la faim, firent honneur aux mets nombreux et succulents qui leur furent servis. Vers la fin du repas, Mgr Taschereau se leva et dit quelques mots à l'adresse de Mgr Déziel, rappelant les diverses fondations qu'il

avait faites dans la ville de Lévis, et les services qu'il avait rendus au collége de Ste. Anne et au séminaire de Chicoutimi.

Monseigneur Déziel remercia Mgr l'Archevêque des paroles qu'il venait de lui adresser ; il remercia aussi Messeigneurs les évêques et Messieurs les prêtres, qui avaient bien voulu venir réhausser par leur présence l'éclat de la fête de ses noces-d'or. Il souhaita à tous en terminant, de vivre jusqu'au même âge, et de faire la même chose.

M. Poiré, à qui Mgr Déziel avait passé le chanteau, rappela en termes très-heureux les services qu'avaient rendus ce dernier au collége de Ste. Anne, et invita tous ceux qui étaient réunis en ce jour à Lévis, à venir dans deux ans, célébrer chez lui ses propres noces-d'or.

Monseigneur Laflèche prononça aussi quelques paroles ; Vous êtes un enfant de Trois-Rivières, a-t-il dit à Mgr Déziel ; l'honneur que vous recevez aujourd'hui rejaillit tout entier sur cette ville.

Monseigneur Cazeau souhaita en riant à Mgr Déziel, de ne pas tomber malade comme lui, au sortir de sa brillante fête.

Au sortir de table, M. Livernois, le célèbre artiste photographe de Québec, prit le portrait de tous les convives, échelonnés sur les dégrés de l'escalier du collége, ou groupés devant la façade de la bâtisse. Le portrait est admirablement bien réussi.

Nous publions ci-dessous les noms des évêques et des prêtres qui ont assisté à la fête des noces d'or de Mgr Déziel. Malheureusement il nous a été impossible de pouvoir les prendre tous ; que ceux dont les noms manquent dans cette liste, croient à notre regret d'être forcé à une semblable lacune, et veuillent nous pardonner.

Sa Grâce Mgr Taschereau, Archevêque de Québec, Leurs Grandeurs Mgr Laflèche, de Trois-Rivières, et Mgr Langevin, de Rmouski.

Mgr Cazeau, MM. Luc Aubry, curé de St. Léon, Joachin Boucher, curé de Louiseville, Léandre Brassard, confrères de classe de Mgr Déziel.

MM. les Vicaires-Généraux, E. Langevin (Rimouski), T. E. Hamel (Québec), N. Doucet et J. B. Pelletier (Chicoutimi), Lorain (Montréal), Poiré, curé de Ste. Anne la Pocatière

MM. J. Auclair, curé de Québec, E. Methot, Recteur de l'Université Laval ; J. D. Lavigne, séminaire de Montréal ; L. Beaudet, vice-recteur de l'Université Laval à Montréal ; P. Lagacé, Principal de l'école normale ; Charles Trudel, Supérieur du collége de Ste. Anne la Pocatière ; F. Dorval, Supérieur du collége de l'Assomption ; P. Lajoie, Supérieur du Collége de Joliette ; L. A. Charlebois, collége de Ste. Thérèse ; I. Douville, séminrire de Nicolet ; H. Baril, Séminaire de Trois-Rivières.

R. P. Saché, S. J., Supérieur des Jésuites, Québec ; R. P. Mathieu, O P., Supérieur de Dominicains, St. Hyacinthe ; R. P. Lefèvre, O.

M. I., Supérieur des Oblats, Montréal ; R. P. A. J. Tartel, O. M. I., Supérieur des Oblats, Québec ; R. P. Fierez, C. SS. R., Ste. Anne de Beaupré.

Archidiocèse de Québec.

M. A. Collet, Secrétaire de l'Archevêché de Québec.

MM. L. N. Bégin, P. Roussel, A. Blais, A. Rhéaume, P. Roy, P. O'Leary, E. Marcou, P. T. Brueesi, M. Labrecque, G. Fraser, F. Faguy, E. Pagé, du Séminaire de Québec.

MM. H. Dubé, C. Richard, du Collége Ste. Anne.

MM. G. E. Sauvageau, A. Vallée, L. B. Beaulieu, L Lindsay, C. A. Carrier, G. Auclair, du Collége de Lévis.

MM. E. Fafard, F. X Gosselin, F. Morissette, L. Morissette, L. A. Martel, N. Gingras, E. Bonneau, M. Beaubien, Z. Gingras, B. Robin, F. Laliberté, T. A. de Gaspé, N. Laliberté, J. Gisard, F. E. Casault, L. Rousseau, F. McDonnell, A. Gauvreau, J. A. Bureau, D. Matte, E. V. Dion, N. Cinq-Mars, L. Provencher, A. Campeau, R. P. Rester S J., G. F. E. Drolet, L. J. Gagnon, P. Bégin, J. O'Farrell, F. X. Tessier, D. Gosselin, P. Vincent, P. Beaudet, D. Martineau, C. Pouliot, H. Pâquet, C. S. Brochu, T. E. Beaulieu, J. B. Soulard, L. Gagné, D Lemieux, RR. PP. Oz. Lacasse, N. Ouellet, O. M. J., J. Bourassa, P. F. Brunet, N. Bellenger, F. Dumontier, N. Hébert, A. Beaudry, J. Lagueux, U. Rousseau, F. Pilote, J. Sasseville, G. Cas-

grain, G. Potvin, T. Bernard, M. Fortin, N. Godbout, B. C. Guay, J. O. Faucher, F. G. Fournier, T Montminy, J. A. Rainville, P. Dubé, J. Chaperon, N. A. Leclerc, J. Hoffman, J. E. Martin, L. Hamelin, G. O. Soucy, P. Dassylva, P. P. Dubé, C. Richard, J. Gauvin, T. G. Rouleau, J. B. Côté.

J. E. Hudon, A. Déziel, H. McGratty, C. Noël, G. Guay, C. Bourque, P. Lessard, G. McCrea, E. Gosselin, O. Tanguay, P. Lavoie, J. E. Breton, F. Boutin, A. Boissinot, A. Belleau, E. Lamontagne, G. Giroux, A. Beaudet.

G. Lemieux, V Charland, A. Beaulieu, E. Desrochers, O. Cantin, A. Pampalon, J. Valin, ecclésiastiques.

Diocèse de Montréal.

M. Parent, S. S.; J. A. Tallet, S. S., C. Loranger, Lanoraie ; J. C. Gaudin, Ste. Philomène.

Diocèse de Trois-Rivières.

MM. P. H. Suzor, Nicolet ; H. A. Lassiseraye, St. François ; F. Carufel, P. A. Lebrun, U. Tessier, Ste. Sophie ; G. H. Thibaudeau, Batiscan ; D. Marcoux, Champlain ; W. Fréchette, C. Z. Garceau, St. Pierre les Becquets ; A. D. Gélinas, P. Cloutier, Maskinongé.

Diocèse de Rimouski.

MM. les Chanoines J. C. Cloutier, Cacouna ; A. Winter, Ile Verte ; MM. C. Larrivée, Paspébiac.

Diocèse de St. Hyacinthe.

P. O. Allaire, St. Denis.

Diocèse de Sherbrooke.

L. A. Masson, Danville ; G. Vaillancourt, St. Guillaume de Windsor.

J. Pelletier, Madawaska, N. B. ; W. Grant, Eccl. Prince-Edouard.

Cantate composée par M. N. Legendre, à l'occasion des noces d'or de Mgr. Déziel.

I

Salut à ce pasteur fidèle,
A ce vétéran de l'autel,
Dont pendant cinquante ans le zèle,
Pour nous a fléchi l'Eternel.
Honneur à ses pleines années,
Que Dieu, dans ses desseins touchants,
Ici-bas même a couronnées :
A lui notre amour et nos chants !

CHŒUR

Que nos voix retentissent,
En ce jour de bonheur,
Et que nos cœurs bénissent
Notre vénéré pasteur !

II

Pendant cinquante ans sa parole
Dans nos temples a retenti,
Et ce doux accent qui console,
Non jamais, ne s'est ralenti.
On ne vit jamais la souffrance
A son cœur s'adresser en vain :
Et, pour secourir l'indigence,
N'ouvrit-il pas toujours sa main ?
Que nos voix, etc.

III

De tous côtés notre œil contemple
Les monuments de son labeur,
Depuis le majestueux temple,
Jusqu'à l'asile protecteur.
Oui, grâce aux soins de sa tendresse,
Loin des dangers nous avons vu
Vivre et grandir notre jeunesse,
Dans la science et la vertu.
Que nos voix, etc.

IV

Pour la vieillesse et la souffrance,
A sa voix s'élève un abri,
Où des pleurs de reconnaissance
Accueillent ce pasteur chéri ;
A l'œuvre de son Dieu fidèle,
Il honore le nom chrétien,
Et comme son divin Modèle,
Il passe ici faisant le bien !
Que nos voix, etc.

V

PRIERE.

O toi dont la bonté dispense,
Le bonheur à l'humanité,
Dieu, dont la douce Providence
Nous prépare l'éternité,
Sur ce front blanchi qui s'incline,
Que ta main descende aujourd'hui
Confirmer la grâce divine
Qu'autrefois tu plaças en lui.
Que nos voix, etc.

LISTE DES CADEAUX OFFERTS A MGR. DÉZIEL.

1. Par les citoyens de Lévis : trois tableaux (1. l'Immaculée Conception, copie du tableau qui est à l'Université) 2. le Christ en croix, par Mormet. 3. Le Sacré-Cœur de Jésus.

Par un certain nombre de paroissiens : Une magnifique voiture et un harnais de grand prix.

2. Par les Dames de Lévis : Un service à dîner et un huilier.

3. Par les Demoiselles canadiennes de Lévis : Une corbeille en argent.

4. Par les Sœurs de la Charité : Le portrait (à l'huile) de Mgr. Déziel.—Un Enfant Jésus.

5 Par les orphelines de l'Hospice de St. Joseph de la Délivrance : Un calice en vermeil.

Par une petite nièce de Mgr. Déziel : Un magnifique bénitier.

6. Par le Collége : Le corps de St. Victor.

7. Par Madame P. C. Dumontier : Un splendide cocotier en argent avec globe.

8. Par le Rév. M J. Blouin, prêtre : Un bréviaire magnifique.

9. Par Mgr. C. F. Cazeau, V.-G. : Un beau portrait de Léon XIII.

10. Par les Ursulines : Un portrait de la Vénérable Mère de l'Incarnation et " Vie de la Révérende Mère de l'Incarnation," par l'abbé P. F. Richaudeau.

11. Par les Sœurs du Bon Pasteur : Un magnifique surplis en dentelle de fil.

12. Par Madame Pierre Barras et Mademoiselle Caroline Lagueux : Une tasse et un anneau en argent.

13. Par les abbés L. I. Hudon, C. Noël et H. McGratty, vicaires de Mgr. Déziel : " Picturesque America " (2 vols. in fol. illustrés).

14. Par le Rév. M. I. Lagueux, curé de St. Jean Port Joli : " Histoire de Ste. Elizabeth de Hongrie," par le comte de Montalembert (1 vol. in fol. illustré).

15. Par Mgr. J. Langevin, évêque de Rimouski : " Choix d'ouvrages mystiques," par J. A. C. Buchon, (1 vol. in fol.)

16. Par M. l'abbé P. E. Beaudet : " Une Imitation de Jésus-Christ, illustrée.

17. Par M. William Carrier : Un magnifique timbre.

18. Par le Rév. L. A. Déziel et J. D. A. Déziel, ses neveux : Une horloge (bronze)

19. Par M. le curé et les paroissiens de St. Joseph de Lévis : Une urne splendide en argent.

20. Par M. le curé et les paroissiens de St. David de l'Aube Rivière et de St. Télesphore : Un magnifique fauteuil.

21. Par M. le curé et les paroissiens de St. Pierre les Becquets : Un Missel splendide.

22. Par M. le curé et les paroissiens de Maskinongé : Un bréviaire de grande valeur (4 vol. in fol.)

23. Par la Révérende Sœur St. David, nièce de Mgr. Déziel : Une paire de pantoufles magnifiquement brodées.

24. Un magnifique prie-Dieu, par les Sœurs de la Charité de Québec.

Une pièce de poésie écrite en lettres d'or accompagnait le cadeau des paroissiens de St. Joseph de Lévis. Voici cette pièce :

TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE A MONSEIGNEUR J. D. DÉZIEL.

Cette urne que remplit l'encens de votre cœur
Est bien, nous le craignons, offrande trop modeste,
Quand nous aurions voulu vous offrir, Monseigneur,
Un vase précieux plein d'un parfum céleste !
Autrefois parmi nous, votre main bienveillante
Sut semer des bienfaits pour recueillir l'amour :
Du passé, du présent, la voix reconnaissante
S'unit pour vous bénir en ce glorieux jour !
L'Eglise en vous vénère un ministre fidèle,

Un champion de sa cause, un dévoué Pasteur,
Ah! puissent bien longtemps vos vertus, votre zèle
Faire de vos brebis la joie et le bonheur!
L'ange le plus fervent, gardien du sanctuaire,
A porté tous vos vœux, aux pieds de l'Eternel;
Qu'il revienne bientôt, sur une aile légère,
Vous porter, Monseigneur, les plus beaux dons du ciel.

Quelques jours plus tard les deux adresses suivantes furent présentées à Mgr Déziel.

A Monseigneur Joseph David Déziel, Camérier de Sa Sainteté Léon XIII, Chapelain de la Société de l'Union St. Joseph de la ville de Lévis.

MONSEIGNEUR,

Célébrer la cinquantième année de votre prêtrise, c'est publier le récit d'une vie méritoire, c'est fixer le regard sur des monuments plus éloquents que les paroles puisqu'ils attestent le zèle et la charité par des œuvres. C'est pourquoi, Monseigneur, les institutions par la voix de leurs directeurs se sont rendus si fidèlement à leur devoir en cette circonstance, et déjà la population toute entière de la ville a dit ce dont elle est redevable à l'égard de votre personne.

Pour nous, sur un théâtre plus humble, dans une sphère moins étendue, nous avons un " merci " à dire, que nous ne saurions oublier sans faire défaut à notre titre de membres de l'Union St. Joseph de la ville de Lévis.

zèle

u ciel.

esses

ér de
ciété

prê-
oire,
plus
it le
our-
voix
nent
à la
lont
ane.
ans
un
lier
de

Au nom de toutes les personnes qui dans la durée de notre existence comme société ont pu recevoir quelques secours à l'heure de l'infortune, nous devons nous réunir à ceux qui vous saluent comme père et comme bienfaiteur. Ne nous suffit-il pas en effet de jeter un coup d'œil sur le passé de l'Union St. Joseph de la ville de Lévis pour y voir figurer votre nom comme promoteur de l'œuvre ?

L'aumône généralement versée dans la main du pauvre, ne suffit pas toujours, les sacrifices perpétuels et nécessaires au soutien des institutions de bienfaisance, ne satisfont pas toujours la générosité du prêtre ; il lui faut quelque fois prévenir la misère, prévoir à l'indigence, savoir, conseiller et obtenir l'économie sur le prix du travail.

Le programme tracé à la lumière de votre expérience et de votre sagesse, était le guide le plus sûr pour faire le bien, et grâce à Dieu, en le suivant, en y restant attachés, nous avons secouru le pauvre, aidé l'orphelin.

Quelle plus belle œuvre, quel plus beau résultat pouvions-nous attendre de notre association ? Dieu a ses récompenses. Il sait les accorder à ceux qui font le bien, bien plus à ceux qui savent inspirer aux multitudes le désir de faire le bien. Leur œuvre en prenant un caractère plus général, mérite davantage devant Dieu et devant les hommes ; aussi, que nous reste-t il, Monseigneur, sinon de remettre à Dieu le soin de vous rémunérer ?

———

Monseigneur Déziel répondit à l'adresse en des termes très-éloquents. Il dit qu'il recevait avec reconnaissance l'expression des sentiments des membres de l'Union St. Joseph de Lévis. Il fit l'histoire de la Société, il remonta à son origine, faisant voir l'humilité dans laquelle elle était née, et la hauteur où elle s'était élevée depuis ce temps. Que de bienfaits rendus aux déshérités de la fortune, que de larmes essuyées, que de misères de toutes sortes soulagées par la bienveillante intervention de cette charitable société! La famille dont le chef est membre de cette institution, n'a plus à craindre à l'heure de l'infortune, l'humiliation d'aller demander une aumône ; car en sollicitant ce qui doit soulager sa misère, elle ne fait que réclamer son dû : Le caractère de cette société est donc de venir en aide au prochain, sans l'humilier.

Une société fondée sur une base telle que la charité, ne saurait périr ; la société de l'Union St. Joseph vivra pour protéger encore l'infortune, consoler l'affligé et guérir les plaies. Cette Société exige dans ses membres, outre la vertu dont nous venons de parler, le patriotisme. En effet, c'est être patriote que de se dévouer pour ses frères, et de veiller à leur bien être. Les membres de cette Société ont montré jusqu'aujourd'hui qu'ils étaient de zélés patriotes ; l'augmentation de leur nombre, en est une preuve frappante, et donne l'assurance que la Société ira toujours en progressant, à mesure que ses bienfaits se feront sentir d'avantage

---

ADRESSE DE LA SOCIÉTÉ DE ST. VINCENT DE PAUL DE LÉVIS.

Illustrissime et Révérendissime Seigneur,

Permettez à la Société St. Vincent de Paul, de Lévis, d'unir sa voix au concert de louanges qui s'élèvent aujourd'hui de toutes parts à l'occasion de votre cinquantième anniversaire de prêtrise.

Un des premiers anneaux de cette chaîne d'œuvres de bienfaisance que vous vous êtes plû à dérouler sur le promontoire de Lévis, notre société vient vers vous avec confiance parce qu'elle est certaine de ne point trouver votre cœur fermé, en y frappant au nom de cette fille du ciel qui s'appelle : la Charité.

La Charité, vénérable pasteur, il nous est permis de le dire, à nous, les humbles serviteurs de St. Vincent de Paul, ça été la passion de votre vie.

Les Lettres Saintes nous rapportent qu'il fut donné à St. Jean, l'apôtre bien-aimé, de reposer sur le sein de Notre Seigneur, de sentir battre son cœur et la charité ardente qui l'embrasait pour les hommes.

Pour nous, dans nos courses, dans nos visites chez les pauvres et les déshérités de ce monde, qui se font une gloire de s'appeler vos enfants, il nous a été donné de sentir battre votre cœur et la charité ardente qui l'embrâse.

Que de fois, au milieu de la rigueur de nos hivers, nous avons entendu bénir votre nom par de pauvres malheureux à qui nous allions

porter quelques secours ! Nous étions les humbles ministres de votre pensée, ils vous savaient l'instigateur.

Vous êtes leur père, ils sont vos enfants de prédilection. Dans la peine vous êtes leur consolation ; au milieu des angoisses de la faim, vous êtes leur dernier espoir.

Nous venons donc, monseigneur, au nom de ces pauvres que vous aimez tant, vous féliciter de votre cinquantième anniversaire de prêtrise et vous demander votre bénédiction. La bénédiction d'un père porte bonheur.

Pour eux, ils ne cesseront de prier le Seigneur, le Dieu des forts et des humbles, le Dieu qui a promis son royaume aux déshérités de cette terre, de vous conserver la santé afin de ne point les faire orphelins, de vous donner le bonheur dans ce monde et la paix dans l'autre en récompense du "*verre d'eau*" que vous leur avez donné tant de fois en son nom.

m-
nt

de
n-
m,

de
er
se
é-

ir,
a
te
ne
le
re
ir

EPILOGUE.

De toute cette grande fête, il ne reste donc plus aujourd'hui, que le souvenir. Ces brillantes démonstrations ont passé comme un rêve devant notre imagination ; les choses les plus suaves, les plus belles, celles qui donnent le plus de plaisir, qui causent le plus de bonheur ont donc le même destin que celui de toutes les autres.

Mais au moins, de ces réjouissances, uniques encore dans les annales de la ville de Lévis, il restera dans la mémoire des citoyens un éternel souvenir. Il n'est pas donné à chaque ville, à chaque paroisse, de voir son pasteur atteindre à un âge aussi avancé, * et de recevoir cette couronne sacerdotale, récompense de cinquante années de prêtrise. Non, le souvenir du premier pasteur de Lévis, ne s'effacera jamais de la mémoire de ses habitants ; l'on se rappellera de génération en génération, le nom

* Monseigneur Déziel a soixante et quatorze ans. Il a encore six compagnons de classe de vivants ; Mgr. Cazeau, M Bouché, M. Brassard, M. Aubry, M. Bouché, St. Ambroise et M. Marcoux. Tous ces messieurs à l'exception de Mgr. Déziel ont eu pour professeurs Mgr. Bourget, et M. le Grand Vicaire Crevier ; Mgr. Déziel a seulement eu M. le Grand Vicaire Crevier pour professeur.

et la vie de ce vénérable prêtre; et les monuments qui ornent aujourd'hui cette ville, encore à son berceau, et pourtant si belle, si heureuse et si prospère, rediront l'amour et le dévouement que son pasteur, Monseigneur J. D. Déziel a eu durant toute son existence, pour le progrès matériel et intellectuel de la ville de Lévis.

Peu d'hommes ont vu leur carrière si bien remplie ; l'avenir mettra le nom de Mgr. Déziel, à côté de ceux qui dans l'histoire de notre pays se sont montrés les illustres promoteurs de l'éducation.

Prodiguer les bienfaits de la science, et les secours de la charité, tels ont été les deux grands mobiles de la vie de Mgr. Déziel. Le collége, le couvent, et l'hospice de St. Joseph de la Délivrance, redisent aujourd'hui, et rediront aux siècles futurs, par les services qu'ils rendront à la société, que celui qui a fondé ces trois grandes institutions a été un grand citoyen, et un grand ministre de l'Eglise.

TABLE DES MATIÈRES.
